

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- | | |
|--|--|
| <input type="checkbox"/> Coloured covers/
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> Coloured pages/
Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> Covers damaged/
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> Pages damaged/
Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> Cover title missing/
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> Pages detached/
Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> Showthrough/
Transparence |
| <input type="checkbox"/> Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur | <input type="checkbox"/> Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> Bound with other material/
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distorsion le long de la marge intérieure | <input type="checkbox"/> Only edition available/
Seule édition disponible |
| <input type="checkbox"/> Blank leaves added during restoration may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées. | <input type="checkbox"/> Pages wholly or partially obscured by errata
slips, tissues, etc., have been refilmed to
ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement
obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure,
etc., ont été filmées à nouveau de façon à
obtenir la meilleure image possible. |
| <input checked="" type="checkbox"/> Additional comments:/
Commentaires supplémentaires | Les pages froissées peuvent causer de la distorsion. |

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

231

**Bibliothèque,
Le Séminaire de Québec,
3, rue de l'Université,
Québec 4, Q.U.E.**

1652
RESI
C
E

RELATION

DE CE QUI S'EST PASSE'
EN LA MISSION DES PERES
de la Compagnie de Iesvs,

AV PAYS DE LA B. L. Q. U. E. B. E. C.
NOUVELLE FRANCE,

Depuis l'Eté de l'Année 1652.
iusques à l'Eté de l'Année 1653.

Enuoyée au R. P. Prouvial de la
Prouince de France.

Par le Superieur des Missions de la
Compagnie.



1652-53
RESERVE

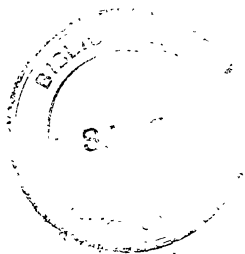
A PARIS,

Chez SEBASTIEN CRAMOISY, Imprimeur
ordinaire du Roy & de la Reyne,
Et GABRIEL CRAMOISY, rue S. Iacques,
aux Cicognes.

M. DC. LIV.
AVEC PRIVILEGE DV ROT.

M. - 1

92 03



09-8-60


TABLE DES CHAPITRES
CONTENVS EN CE LIVRE.

Relation de ce qui s'est passé en
 la Mission des Peres de la
 Compagnie de IESVS, au
 Pays de la Nouvelle Fran-
 ce, depuis l'Eté de l'année 1652.
 iusques à l'année 1653. page 1

CH. I. D'un vaisseau pris par les An-
 glois, & des memoires dont il
 est parlé en la lettre preceden-
 te. 5

II. De ce qui s'est passé à Mont-
 real. 10

III. De ce qui s'est passé aux Trois
 Rivieres. 22

IV. De la prise & de la deliurance
 du Pere Ioseph Poncet. 46

V. De la Paix faite avec les Iro-
 quois. 88

VI. De la Paix faite avec une
 à ij

15-8-60

Table des Chapitres.

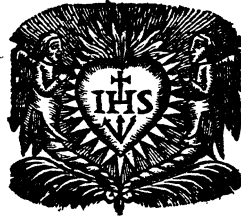
*Nation qui habite du costé du
Sud à l'égard de Quebec.* 129

VII. *La Pauvreté & les Richesses
du Pays.* 146

VIII. *La porte fermée à l'Euangile,
semble s'ouvrir plus grande
que iamais.* 153

CHAP. *Recueil tiré de diuerses Lettres
DERN. apportées de la Nouvelle
France.* 156

Fin de la Table des Chapitres.



RELATION



RELATION

DE CE QUI S'EST
PASSE' EN LA MISSION
DES PERES DE LA COMPAGNIE
de IESVS, au Pays de la Nouvelle
France, depuis l'Eté de l'année
1652. iusques à l'année 1653.

*Lettre du Pere Superieur de la Mission,
au Reuerend Pere Provincial.*

M

ON R. PERE,
Pax Christi.

Estant dans le dessein d'in-
former V. R. de l'estat de nos Mis-
sions en ce Nouveau Monde; mon

A

2 *Relation de la Nouvelle France,*
esprit s'est trouué partagé, entre
la crainte & l'esperance. La perfidie
des Iroquois, que nous auons
esprouuée à nos d'espens, me fait
peur: & les raions de bonté, que
Dieu a fait éclater nouvellement
sur ces Contrées, bannissant cette
crainte, pour loger en sa place vne
douce esperance. Si nos Ennemis
sont deloyaux, Dieu est tres-fidel-
le: s'ils sont tres-mechans, & tres-
cruels, Dieu est tresbon, & tres-
doux: s'ils ont la pensée de nous
perdre, Dieu à la volonté de nous
sauuer. Nous adorons sa conduitte,
& sur nous & sur nos Eglises.
Ie puis dire avec verité, que de-
puis dixhuit ans, que ie considere
les ressorts de sa prouidence sur
nos petis traueux, i'ay remarqué
qu'il n'a iamais éloigné sa veuë, ny
ses regards, de ceux qui prodiguent
leurs vies pour son hon-

neur. Il nous a releuez en nous abbaissans ; il nous a fait trouuer la vie dedans la mort : & au point que la nuit d'un profond desespoir, se vouloit emparer de nos cœurs, il a fait naistre vn iour, qui donnera de l'etonnement iusques dedans la France. Les choses sont encor si recentes, que nous pouuons dire, que nous craignons sans craindre, & que nous esperons cōtre toute esperance. Nous enuoyons au Pere Paul le ieune Procureur de nos Missions, les memoires de nos bonnes, & de nos mauuaises auantures, pour les presenter à Vostre Reuerence. Elle verra que nous auons besoin plus que iamais de ses prieres, & des secours de tous ceux qui prennent part à nos biens, & à nos maux : qui craignent dans nos craintes, & qui esperent dedans

4. *Relation de la Nouvelle France,*
nos esperances. Vostre Reuerence
se souuienne, s'il luy plaist à l'au-
tel de ces pauures peuples & de
toutes nos Missions, & en parti-
culier de celuy qui luy est de
cœur & par deuoir.

Mon Reuerend Pere,

*A Quebec ce 29.
d'Octobre 1653.*

Tres-humble & tres-obeis-
sant seruiteur, en Nostre
Seigneur.

FRANÇOIS LE MERCIER.



CHAPITRE PREMIER.

*D'un vaisseau pris par les Anglois, &
des memoires dont il est parlé en la
lettre precedente.*

LE Pere à qui on auoit confié ces memoires, ayant esté pris par les Anglois, le dix septiesme du mois de Decembre dernier passé: les soldats, qui s'estoient rendus maistres du vaisseau qui le portoit, le fouillerent, & le pillerent aussi bien que les autres; Ils luy rauirent sa petite Chapelle, en vn mot, ils luy osteront iusques à son Breuiare, n'épargnans n'y Calice, ny Messel, ny ornemens sacerdotaux, non pas mesme vne méchante couuerture, dont il se seruoit les nuits,

6 Relation de la Nouvelle-France,
assés froides, & assés longues. Ils
ouvrirent tous les paquets, de-
plierent tous les papiers, esperans
trouver quelques pieces d'argent:
mais se voyans frustrés de leurs
esperances, ils en déchirerent
vne partie, ietterent l'autre en la
mer, ou bien sur le tillac du navi-
re, où tout le monde marchoit
pelle-messe, les vainqueurs & les
vaincus, les humiliés, & les Inso-
lens. Le pauvre Pere ramassa dou-
cement ce qu'il pût de lettres,
de papiers, & de memoires. Les
vns estoient en lambeaux, & les
autres estoient sales, comme si on
les eut retirés de la bouë. Les
François les mieux vestus, furent
depouillés tous nuds, pour estre
couuers de vieux haillons; ils pas-
soient les nuits sous le tillac, sans
autre matelas que les ordures, &
les saletés causées par vn ramas de

és années 1652. & 1653. 7

Soldats, des Matelots, & de Passagers: detrempés dans les eaux de la mer, qui entroient par les sabores, & qui se couloient entre les deux ponts, pour seruir de lits, & de couuertes, a ces pauvres vaincus. Enfin le nauire fut conduit à Pleymouth en Angleterre.

C'est icy, où nos François rencontrans quelques vaisseaux, & quelques Capitaines leurs compatriotes, tombés dans le mesme malheur, furent saisis d'une nouvelle douleur. A peine leur nauire fut-il entré dedans le port, qu'il se vit inuesty de tous costés, de batteaux, & de gondoles remplis de marchands, qui monterent aussi-tost sur le tillac, pour acheter des soldats, le pillage & le vol qu'ils venoient de commettre. Le Pere vit vendre a l'Encan son Breuiaire, celuy qui l'acheta, ne

8 *Relation de la Nouvelle France,*
demanda point s'il estoit a l'usage
de Rome, ou de quelque autre
Diocefe, la pieté de ces bonnes
gens, est d'auoir de l'argent, & d'en
tirer des choses sainctes, aussi
bien que des prophanes. Nos
François voyoient mettre a l'en-
chere leurs petis meubles, & la
plus part des passagers perdirent
en vn iour, ce qu'ils auoyent ga-
gné en plusieurs années en la
Nouvelle France. Quelques-vns
d'entre eux disoient que la perte
de ce nauire, pouuoit monter à
trois cent mille liures. Je ne sçay si
cela est veritable, mais ie sçay
bien, qu'on voyoit dans vne mi-
serable rencontre, beaucoup de
ioye, & beaucoup de tristesse: les
vns baissoient la teste, & les au-
tres la leuoient avec affés de faste,
se reiouïssans, *Sicut exultant victo-
res captâ prædâ, quando diuidunt spe-*

des années 1652. & 1653.

lia. Comme des victorieux, lors qu'ils partagent leur proye, & leur butin.

Il ny a lieu au monde, excepté l'Enfer; où il ne se treuve; des gens de bien, ou des personnes de bon naturel. Quelques Anglois, s'approchañs du Pere, luy firent vne petite aumosne. Il faut confesser que c'est vne chose bien rude, & bien facheuse, de faire, comme on dit, naufrage au port. Ce pauvre Pere, & tous les passagers, & les matelots du mesme equipage, ayans souffert les fatigues de la mer, dans vn long voyage, n'estans pas loing de leur patrie, goustans par auance le repos, & la douceur, qu'ils attendoyent de la veüe, & de la communication de leurs parens & de leurs amis: se virent miserablement pris & enleués, par des



10 *Relation de la Nouvelle France,*
gens, qui ne portent pas le nom
d'ennemis, mais qui en font tou-
tes les actions. Dieu soit beny de
tout, pour conclusion les An-
glois ayans retenu quelques iours
le Pere à Pleymonth, le firét passer
au Havre de Grace, à la sollicita-
tion de quelques Capitaines
François, dont les vaisseaux
auoyent esté pris, & conduits
dans ce mesme port. Voila com-
me nous auons receu les frag-
mens des memoires, qu'on nous
enuoyoit.

CHAPITRE II.

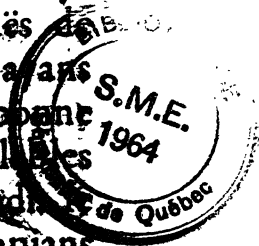
De ce qui s'est passé a Montreal.

LE secours extraordinaire,
qu'on a enuoyé en cette ha-
bitation, au dernier embarque-

es années 1652. & 1653. 11

ment ; a donné de la ioye , non
seulement aux François , qui y
font leur demeure : mais encor à
tout le pais. Quelques personnes
de merite , & de vertu , qui ay-
ment mieux estre conuës de
Dieu , que des hommes : aians
donné dequoy leuer vne bonne
escouade d'ouuiers , semblables
a ceux qui rebarissoient le
Temple de Ierusalem , manians
la truelle d'vne main , & l'épée de
l'autre : on a fait passer à Mon-
treal , plus d'vne centaine de bra-
ues Artisans ; tous sçauans dans
les métiers qu'ils professent , &
tous gens de cœur pour la guerre.
Dieu benisse au centuple , ceux
qui ont commancé cet ouirage,
& leur donne la gloire d'vne sain-
te perseuerance , pour la mettre à
chef.

Les Peres de nostre Compa-



12 *Relation de la Nouvelle France,*
gnie , qui sont en cette habita-
tion , voyans que les Iroquois la
muguetoyent incessamment ;
faisans des courses dedans l'Isle :
dressans à toute heure des embus-
cades : tenans nos François si
étroitement assiegés , qu'on n'o-
isoit tant soit peu s'ecarter, sans vn
danger euident de perdre la vie ;
comme il arriua a vn pauvre mise-
rable , qui pour n'auoir pas fuiuy
les ordres , qu'on luy auoit don-
nés : tomba malheureusement
dans les armes de ces chasseurs
d'hommes. Nos Peres dy-ie
voyans ces dangers si pressans,
porterent nos François à auoir re-
cours à la sainte Vierge par quel-
que deuotion extraordinaire. On
fit des ieufnes , des aumosnes , on
institua les oraisons de quarante
heures , on offrit plusieurs com-
muniõs en son honneur, bref on

és années 1652. & 1653. 13

fit vn vœu solennel de célébrer publiquement la feste de la presentation, demandant à Dieu par l'entremise de cette Mere des bontés, ou qu'il arrêstast la fureur de ces ennemis, ou qu'il les exterminast, s'il preuoyoit, qu'ils ne se voulussent pas conuertir, ny rendre à la raison; Chose étrange, & tres-remarquable, les Iroquois depuis ce temps-là, non seulement n'ont eu aucun auantage dessus nous, mais ils ont perdu beaucoup de leur monde, dans leurs attaques, & Dieu à la parfin, les a si fortement touchés, qu'ils ont demandé la paix.

La protection de cette Reyne des hommes & des Anges parut dans vn certain rencontre, d'vne façon toute particuliere. Vingt six François, se trouuans renfermés au milieu de deux cent Iro-

14. *Relation de la nouvelle France,*
quois, deuoient perdre la vie,
sans le secours de cette Princesse.
Ces Barbares, firent vne decharge
sur eux, d'un lieu fort proche;
Ils tirerent deux cent coups sans
tuer ny blesser pas vn des nostres.
Ce n'est pas qu'ils ne manient
tres-bien leurs armes; mais c'est
que Dieu vouloit, en cet attaque,
verifier le prouerbe, qui dit que
ce que Dieu garde est bien gardé.
Le Fils de Marie ne refuse rien à sa
sainte Mere. Il écarta les bales des
ennemis, & dirigea si bien celles
des François, qu'ils renuerserent
quantité des Assiegeans, & my-
rent en fuite ceux qui rechappe-
rent de la mort, ou des blessures
notables. J'ay leu dans vne lettre,
que les chemins par ou ils passe-
rent en s'enfuyans, furent trou-
ués, tous couuers de leur sang; &
qu'après long-temps après leur de-

part, les chiens rapportoient des lambeaux de corps humains en l'habitation des François.

Il ne s'est passé aucun mois de l'année, disent les memoires qui font venus iusques a nous, que ces Chasseurs ne nous ayent visités a la sourdine, tachans de nous surprendre; mais enfin levingt sixiesme de Iuin, il en parut soyxante, de ceux qui sont nommés par les Hurons, Onnontaeronons, demandans de leing vn sauf conduit pour quelques vns d'entre eux: crians qu'ils estoient enuoyés de la part de toute leur Nation, pour sçauoir si les François auroient le cœur disposé à la paix.

C'est chose estrange, combien ces Infideles, se fient en nos paroles, quoy qu'ils n'ignorent pas, qu'ils nous ayent trahis,

16 *Relation de la Nouvelle France,*
quasi autant de fois, qu'ils ont
traité avec nous: & qu'ils meri-
tent en suite, le reciproque. Nos
François auoient bien dessein de
leur rendre le change, faisans
main basse de ces deloyaux, & de
ces perfides: mais quand ils les vi-
rent auancer sans armes, & sans
defence, cette franchise amolir
leur cœur, & leur fit croire, que
Dieu auoit exaucé les prieres
qu'ils luy auoient presentées, par
les mains de la sainte Vierge, a
laquelle ils auoyent demandé du
secours, contre vn ennemy si
traistre & si puissant.

Quand ils furent entrés dans le
Fort de nos François, & qu'ils eu-
rent exposé les pensées, & les de-
sirs de leur Nation: on ne parla
plus que de confiance, de paix, &
de bien veillance, vous eussies dit
que iamais on ne s'estoit fait la
guerre

guerre, & qu'on n'estoit pas en disposition, de iamais la recommencer. Nos François neantmoins estoient toujours sous leurs armes, & tous prests de combattre, quoy que ces bons gens fussent parmy eux, sans verge ny baston, se contentans de la seule parole qu'on leur auoit donnée, pour toute leur deffence.

On les traita auéc amour, on receu leurs presens, & on leur en fit de reciproques, & apres vne reiouissance publique, de part & d'autre: ils s'en retournerent en leur pays, ravis de ioye, d'auoir trouué des esprits, & des cœurs amateurs de la paix. Le trouue dans quelques memoires, qu'ils donnerent parole, qu'on auoit bien-tost de leurs nouvelles, & on nous a mandé, que quelques

Relation de la Nouvelle France,

uns de cette Nation, sont descendus à Quebec avec des presens, comme il se verra au Chapitre cinquiesme, où il est parlé de la paix. Pour ceux dont nous parlons presentement, on nous dit, qu'en passant, à leur retour, par le Bourg d'Onneiout, ils deplierent devant les Habitans de cette Bourgade, les presens qu'on leur auoit faits a Montreal, racomptans mille biens des François: ce font, disoyent-ils, des Demons quand on les attaque: mais les plus doux, les plus courtois, & les plus affables, qui soyent au monde, quand on les traite d'amis: ils protefterent, qu'ils alloient tout de bon, contracter vne étroite alliance avec eux.

Les Onneichronnons voulurent estre de la partie. Ils deleguerent quelque temps apres vne

Franchés 1652. B 1653. 7 19

Ambassade à Montreal, avec vn grand colier de porcelaine ; qui témoignoît , que toute leur Nation , vouloit entrer dans le traité de paix , que les Onnontaronns auoient commancé avec les François. Et pour donner quelque marque, de la fidelité de leur parole , ils nous donnerent auis, que six cent Iroquois Anniehronns , estöient partis de leur pais, à dessein d'enleuer le Bourg des François, basty aux trois Riuieres: ce qui s'est trouué veritable. Il faut confesser , que Dieu est vn grand ouurier , & qu'il fait en vn iour , pour les hommes , ce que les hommes n'oseroient quasi esperer en trente ans. Je dirois quasiment volontiers, dans ce changement de l'esprit des Iroquois, ce que disoient deux Algonquins , il y a quelques années , leur ~~cas~~

B ij



20 *Relation de la Nouvelle France,*
ayant esté brisé au milieu du
grand fleuve, ils se ietterent sur
vne glacé flottante, & voyans
qu'ils s'alloyent perdre sans re-
source, ils firent vne petite priere
à Dieu, quoy qu'ils ne fussent pas
encor Chrestiens: Ils ne l'auoyent
pas quasi commancée, que cette
glace, quittant le courant, qui
l'emportoit, trauersa droit aux ri-
ués de ce grand fleuve, où s'estant
doucelement arrestée, ils se iette-
rent incontinent en lieu de sau-
ueté; & à mesme temps, cette
glace qui leur auoit seruy de bat-
teau, fut fracassée deuant leurs
yeux par d'autres glaces. Eux sur-
pris de ce miracle, ne dirent autre
chose, pour action de grace, que
ces paroles: En verité, il a eu
bien tost fait; nous n'auions pas
encor acheué, le dernier mot de
nos prieres, qu'il nous a deliurés

du naufrage. Disons le mesme à l'égard des Iroquois. Ils estoient remplis de rage & de fureur : on prie, on Ieufne, on à recours à la Saincte Vierge, & à son cher Epoux Saint Ioseph, tant à Quebec, quaux trois Riuieres & à Montreal, & ces Barbares sont changés en vn moment. En verité Dieu à eu bien-tost fait, c'est vn grand ouurier, *Soli Deo honor & gloria*, c'est à luy seul, que ce grand changement doit estre attribué.

Quelque temps apres le changement, & le pour parler de ces deux Nations, vne troupe d'Iroquois Anniehronnons, s'estant iettée dans l'Isle de Montreal, pour molester les François à leur ordinaire, vne braue escouade de Hurons Chrestiens suruenant la dessus, decouurit leur pistes, & donna la chasse à ces chasseurs, si

22 *Relation de la nouvelle France,*
viuement, le propre iour de l'As-
sompion de la Sainte Vierge,
qu'ils prierent le Capitaine de
ces Coureurs, & quatre des
principaux de sa suite, mettant
le reste en deroute. Cette prise a
bien seruy à la paix generale de
tous ces peuples, comme nous
verrons cy-apres.

CHAPITRE III.

De ce qui s'est passé aux trois Riuieres.

IE suiuray, quasi de mot à mot,
Ice qui est couché dans quel-
ques lettres venuës de cette
Bourgade. Le Capitaine Aontari-
sati, dit l'vne de ces lettres, que
nos Sauvages prirent l'année pas-
sée, fut si fort regretté de tous les
cantons des Iroquois d'enas ses
compatriotes, qu'aussi tost que la

nouvelle de la mort leur en fut portée, il se fit vne ligue generale, & vne resolution, de tirer vne sanglante, & vne cruelle vengeance de cette mort. Le massacre de Monsieur du Plessis nostre Gouverneur, & de quantité des principaux de nostre Bourg, n'assouit point leur rage: les tourmens horribles, qu'ils firent souffrir à tous leurs prisonniers, tant François que Sauvages, n'éteignirent point le feu de leur colere. Ils firent vn edit dans tous leur pays, qu'on ne donneroit plus la vie à aucun Huron pris en guerre: ce qu'ils executerent en suite, sur quelques miserables qui tomberent entre leurs mains. Tout cela leur parut peu de chose: il falloit pour les consoler dans la perte d'vn si grand homme en leur idée, enleuer la Bourgade des

24 *Relation de la Nouvelle France,*
trois Riuieres, & mettre à feu & à
sang tous les François, & tous les
Sauuages qu'ils y rencontre-
roient.

Pour l'execution de ce dessein,
vne petite armée d'Anniehronnôs
vint prendre son quartier d'Hy-
uer, à trois lieuës ou enuiron de
nostre Bourgade, dans le fond
des bois; croyant nous surpren-
dre, lors que les grandes neiges,
& les grands froids, nous feroient
plustoſt penser au repos, qu'à la
guerre; mais Dieu qui ne vouloit
pas, nous donner en proye à ces
loups rauiffans, nous fit décou-
vrir les pistes de leurs espions, qui
s'estoient auancés iusques à vne
lieuë proche de nostre Bourg.
Cela nous mit dans la deffenſiue.
On fortifia nos Bastions, & nos
Courtines, on redoubla les gar-
des, & les sentinelles: bref on se

tint si bien à couuert, que ces Ennemis, dont nous ne sçauions pas le nombre, ne trouuans plus de chasse, aux enuirs du fort qu'ils auoient dressé, furent contrains de secarter, & d'aller chercher des viures, en leur pays, mais ils n'y firent pas vn bien long sejour.

Si tost que la riuere fut libre, on ne vit de tous costés, que de petites bandes de courreurs, qui rachoient de surprendre quelque chasseur, ou quelque Laboureur, & ietter ceux qui les voudroient sauuer, dans leurs embuscades. Nos Sauvages se voyans si reserés, & si souuent harcelés, prirent courage, ayman mieux mourir en combattans, que d'estre surpris, comme il arriuoit par fois à quelque François, ou à quelques vns de leurs compatriotes. Ils se resolurent d'arrester l'insolence

26 *Relation de la Nouvelle France,*
de ces Traçons, qui nous venoient
brauer, quasi iusques à nos por-
tes. Dieu leur a donné benedi-
ction; car quoy qu'ils fussent en
petit nombre, ils ont souuent
poursuiuy d'assés grosses trou-
pes: les contraignans de quitter
leurs armes, leurs batteaux &
leur bagage, pour se sauuer dans
les bois.

Le neufuième de May, vn
petit canot Algonquin ayant
apperceu vne embuscade, cachée
à labry des Isles des trois Riuieres,
s'enfuit à forces de rames, non
pour eiter le combat, mais pour
mettre a terre en vn cap, où il y
auoit des François retranchés,
vne femme qui estoit dans leur
petit batteau, si tost quelle fut en
assurance, ils tournent visage
vers les ennemis, qui les poursui-
uoient, ils n'estoient que trois

hommes dans cette petite gondole, & les Iroquois remplissoient trois de leurs grands canots. Quand ces Iroquois virent la resolution de nos trois guerriers qui rachoient de les aborder, ils furent si surpris, & si étonés, qu'ils se mirerent en fuite; croyans que d'autres les pourroient poursuiure puis qu'ils estoient decouverts.

Le treisième du mesme mois, Monsieur de Lauson Gouverneur pour sa Maiesté dans tout le pays, venant visiter nostre Bourgade: il arriua, qu'a mesme temps qu'on tiroit le canon par honneur, pour le saluer, que quatre ou cinq Laboureurs, qui tenoient le manche de leurs charuës, dans la campagne voisine, furent inuestis par vne troupe d'Iroquois, qui en tuerent deux. Nos Sauvages les poursuiurent, mais vn peu trop

28 *Relation de la Nouvelle France,*
tard: ils trouuerent seulement le
bagage de ces voleurs, qu'ils
auoient abandonné, pour cou-
rir plus legerement, & pour se
mettre plustost hors des dangers
d'estre attrapés.

Levingt-huitième, ces Chasseurs
ayans tué vn petit enfant Fran-
çois, quasi à la portée du fusil de
nos habitations, le canonier,
voiant qu'il ny auoit personne
pour les pourfuiure, mit le feu à
vne piece de canon, pour donner
le signal: mais le canon creua, &
rompit vne iambe à ce pauvre
homme, qui mourut peu de iours
apres de sa blessure.

Le trentième, cette mesme ban-
de surprit vn ieune Huron, que
quelques Laboueurs auoient
mis en sentinelle, sur le bord du
bois, pendant qu'ils travailloient
à la terre. Ils le menerent dans vn

f
E
p
p
ap
C
pa
ne
fu
lo
bi
no
leu
con
nie
le f
rap
pou
font
uiro
au fi
de.
Q

fond, enuiron à demië lieuë de la Bourgade: où ils le firent asseoir, pour luy demander en quelle posture nous estions, & pour apprendre l'estat de nos affaires. Ce bon garçon fut adroit, il leur parla en sorte que ces brigands, ne croyans point qu'on les deût suiure s'arrestèrent vn peu trop long-temps en ce lieu pour leur bien, car nos Hurons suruenans, non seulement leur firent lacher leur proye, mais ils en prirent encor quelques-vns deux prisonniers, qu'ils ramenerent au fort. Le serois trop long, si ie voulois rapporter toutes les attaques, les poursuittes, & les prises qui se sont faites depart & d'autre és enuiron de cette Bourgade, venons au siege qu'ils ont fait à leur mode.

Quoy que les Sauuages ne

30 *Relation de la Nouvelle France,*
plantent pas des sieges à la façon
des Europeens, ils ne manquent
pas neanmoins de conduite de-
dans leurs guerres: en voicy vne
preuue. Les Iroquois Anniehron-
nons, ayans dessein d'enleuer la
Bourgade des trois Riuieres, plu-
tost par surprise, que par force, ils
enuoyerent premierement, au-
tant que ie peux conjecturer,
quelques petites troupes deta-
chées de leur gros, à Montreal, &
vers Québec: afin d'occuper nos
François, & leur oster l'enuie, aux
vns de descendre aux trois Riuie-
res, & aux autres dy monter; &
par ce moyen empescher le se-
cours, qu'on auroit peu donner à
la place qu'ils vouloyent pren-
dre.

Cela fait, ils se vinrent cacher iuf-
ques au nombre de cinq cent,
dans vne anee fort voyfine du

Bourg des trois Riuieres: la pointe qui forme cette anse, les couuroit en sorte, qu'on ne les pouuoit apperceuoir. La nuit venuë, ils se diuiserent en trois bandes; ils enuoierent vn canot de dix hommes, dans de petites Isles qui sont toutes voisines du fort, & du Bourg des trois Riuieres, & ils firent passer onze canots, au dela du grand fleuve vis à vis de ce fort. Le reste se cacha dans les bois derriere nostre Bourgade, voycy leur pensée dans cette conduite.

Comme ils voyoient des bleds d'inde plantés dans ces petites Isles, ils creurent, que ceux à qui ces bleds appartenoient, viendroient du matin traouiller à leur champs, comme c'est la coustume, & que ces dix hommes, qui estoient en embuscade, pren-

32 *Relation de la Nouvelle France,*
droient quelqu'un, qu'ils emme-
neroient dans leur petit bateau,
passant deuant le fort, afin de
porter les François à les poursui-
ure; & alors les onze canots, qui
estoyent cachés à l'autre riué du
fleuue, viendroient au secours, &
en suite, ils s'imaginoient que les
François s'eschauffans sortiroient
de leur Bourg, & se viendroient
ieter à la foule sur les bords de
ce grand fleuue, partie pour s'en-
barquer, & deffaire ces douze ca-
nots: partie pour voir ce combat:
& pendant que les vns & les au-
tres, seroient occupés à voir, & à
combattre, le gros qui estoit ca-
ché derrier la Bourgade, la de-
uoit facilement surprendre, estant
depourueü de la plus part de ses
Habitans. Mais la chose ne reuf-
sit pas comme ils pretendoient:
car nos Sauvages, à qui ces bleds
appartenoient

appartenoient, ne s'éloignerent point de leurs cabanes ce iour là, qui estoit le vingtième d'Aoust, & ainsi personne ne branla : eux demeurans cachés, & nous dans l'ignorance, que nous eussions de si mauuais voisins.

Le lendemain quelques bestiaux s'estans egarés, les Habitans François prièrent des Sauuages de les aller chercher dans les bois, ou sur les riués du grand fleue : ceux qui se mirent en deuoir d'exécuter cette commission, retournerent bien-tost sur leurs pas, disans qu'ils auoient veu les pistes d'un grand nombre de personnes, & que l'ennemy n'estoit pas loing. A mesme temps quelques moissonneurs quittans leur ouurage, coururent vers la Bourgade, asséurans qu'ils auoient veus de nouueaux

34 *Relation de la Nouvelle France,*
visages, des gens vestus d'une fa-
çon extraordinaire, qui se te-
noient à couuert dans les bois.
On enuoya des espions qui
n'ayans rien rencontré, on fit pas-
ser ces auis pour des craintes mal
fondées, ou pour des terreurs pa-
niques.

Le vingt-deuxiesme du mesme
mois, on retourna au trauail des
moissons, & pour assurer les mois-
sonneurs, on posa quelques senti-
nelles à l'orée des bois. Les Iro-
quois impatiens, coururent sur
l'une de ces sentinelles pour sca-
uoir l'estat de nostre habitation.
Cét homme gagne au pied, mais
ils l'attraperent, & luy donnerent
deux ou trois coups de masse, ou
de hache sur la teste, qui l'offen-
cerent beaucoup, mais ces coups
ne furent pas mortels. On ne dou-
ta plus pour lors, que les enne-

mis ne fussent en campagne, ou plustost dans les forets.

Le vingt-troisième ils parurent sur l'eau, aussi bien que sur la terre. Le canot qui s'estoit caché dedans les Isles, dont i'ay fait mention, voyant que personne ne paroissoit, quitte son poste pour trauffer la riuere, & pour s'aller ioindre à ces onze batteaux que l'ennemy auoit mis en embuscade sur l'autre riué. On luy donna la chasse, non tant pour le combattre, que pour decouurer par son moyen, si les ennemis estoient en grand nombre. Mais comme on ne le pût attraper, le Capitaine du fort enuoya vne chaloupe armée de bons hommes au haut du fleuve.

Ecoutons le parler, i'ay tiré ce qui suit de la copie de l'vne de ses lettres. A peine nos gens étoient-

36 *Relation de la Nouvelle France,*
ils éloignés d'un quart de lieuë
du fort, qu'ils apperceurent un
grand nombre de canots,
echoüés dans vne anse: ils dé-
chargent dessus leurs armes à feu,
& aussi-tost reprennent leur rou-
te vers le fort. Le Tambour, à qui
i'auois commandé de donner
quelques coups de baguettes sur
la caisse, en cas que la chaloupe
eut découuert l'ennemy, me ra-
pella dans le fort, comme i'en ap-
prochois, ie vy un grand nombre
d'Iroquois, courans à bride abba-
tuë, comme on dit, a trauers les
champs, faisant mine de venir at-
taquer la Bourgade. Ie crie aux
armes: ie fay fermer les portes, &
rouler deux pieces de canon, que
i'auois disposé pour ce sujet. Ces
Barbares au bruit de ce tonner-
re, se iettent sur des bestiaux qui
passoient proche du Bourg, ils les

poussent dans le bois, & les ayans
massacrés, ils courent sur les riuës
du grand fleuve, déchargeans
leurs fusils sur nostre chaloupe,
qui se vit assaillie de tous costés:
car les onze ou douze canots,
dont nous auons parlé, vinrent
fondre sur elle, la voulant con-
traïndre de s'approcher de la ter-
re pour estre battuë, & par eau
& par terre. On fit feu de tous co-
stés: l'air fut bien-tost remply de
flammes & de fumée. Le fit tirer
plus de vingt coups de canon en
vn quart d'heure, qui n'eurent
autre effet, pour ce que nos bou-
lets n'estoient pas de calibre, que
de faire retirer l'ennemy, & don-
ner passage à nostre chaloupe,
qui se defendit vaillamment, &
auec vn bon-heur: car nos gens
tirerent & blessèrent quelques
Iroquois, & pas vn d'eux ne receut
aucun dommage. C iij

Ces demis Demons voyans qu'ils auoient esté maltraités, allerent décharger leur colere sur nos bleds d'Indes, & sur nos bleds François. Ils couppoient tout ce qu'ils pouuoient rencontrer, brüssans les charruës, & les charettes laissées en la campagne, pour mettre le feu dans les tas de pois, & de bled qu'ils ramassoient: ils mirent le feu en quelques maisons écartées, tuèrent les bestiaux des Peres, qu'on n'auoit peu retirer assés tost: en vn mot, on eut dit qu'ils estoient enragez, tant ils faisoient paroistre de fureur.

Je fi rouler vn canon, sur vn platon, & ie le fi tirer dessus eux; les Sauvages s'auancerent, faisant quelques escarmouches, & dans ces petits combats vn de nos Algonquins receut vn coup de fusil

au genoüil, & nous blessasmes, & tuasmes quelques Iroquois.

Enfin ces Barbares se retirèrent faisant mine d'auoir assoupy leur rage, & leur vengeance : mais à dessein de s'approcher la nuit de la Bourgade pour y mettre le feu, n'estant enuironnée en plusieurs endroits que de gros arbres. Nous fusmes sous les armes tant que la nuit dura, ie redoublay les sentinelles : le Trompette, & le Tambour ioüerent quasi touïjours au fort. On n'entendoit par tout que ces paroles, qui va là : la Redoute tira plusieurs coups d'arquebuse, si bien que l'ennemy qui faisoit ses approches, épouuanté par ces bruits, desespera de nous pouuoir ny prendre, ny surprendre.

Pendant cette nuit, arriua vn canot Algonquin qui venoit de la chasse, & qui fut bien estonné de

40 *Relation de la Nouvelle France,*
se voir sain & sauue au milieu de
tant de dangers. Il arriua aussi vn
canot François, qui nous dit que
le Pere Poncet auoit esté pris au
Cap rouge, és enuiron de Que-
bec; & qu'vne escouade de quel-
ques François & quelques Sauua-
ges Chrestiens bien resolu, pour-
suiuoient ceux qui l'auoient enle-
ué: mais le rencontre des Iro-
quois, qui nous tenoient comme
assiégés, leur fit changer de des-
sein. Dieu nous enuoioit ce ren-
fort, qui releuant nostre coura-
ge, affoiblit autant le cœur de
nos Ennemis.

Le lendemain vingt-quatrième
d'Aoust, ils se répandirent vne
autre fois dans nos petites cam-
pagnes, recommençans leurs de-
gats, nostre canon les empescha
bien de s'approcher de trop près,
mais il n'arresta point nos Hu-

rons, qui ayans vne passion de
sçauoir des nouvelles de leurs pa-
rens, & de leurs amis, pris autre-
fois en guerre, & deuenus Iro-
quois, s'approcherent douce-
ment des Ennemis pour leur par-
ler. S'estans reconnus les vns les
autres, la confiance se glissa petit
à petit de part & d'autre, si bien
qu'en peu de temps, ce ne furent
plus que conferences, & qu'en-
tretiens d'Iroquois avec les Hu-
rons; cela continua quelques
iours en sorte qu'on eut dit, que
jamais on ne s'estoit battu. Nous
faisons bonne garde de nostre
costé, chacun demeurant en son
poste, & sous les armes. Quel-
ques Hurons du party Ennemy,
se vinrent rendre à nous. Comme
on vid ces grands pourparlers, &
qu'on ne doutoit point que les
Ennemis ne cherchassent l'occa-

42 *Relation de la Nouvelle France,*
sion de nous surprendre ; il fut
proposé en la maison de Ville, si
on les tromperoit eux mesmes :
mais il ne fut pas iugé à propos,
pour plusieurs raisons.

Enfin on en vint iusques là, que
les Ennemis s'approchoient de
nous sans armes , ils nous firent
mesme des presens à diuerses fois,
protestans qu'ils n'auoient plus
d'amertume, ny de venin dedans
le cœur. Vn Huron Iroquisé s'e-
stant glissé parmy nos gens, em-
mena au camp Ennemy vne sien-
ne fille , qu'il rencontra parmy
nous, & luy & les Iroquois appri-
rent beaucoup de choses de sa
bouche , bonnes & mauuaises.
Elle leur dit, qu'il nous estoit ve-
nu quelque secours , qu'une
compagnie de Hurons auoit pris
des Iroquois à Montreal, & qu'on
attendoit de iour à autre , les vi-

étorieux, & les vaincus. Cela fut cause de leur retardement : car dans les presens que nous nous estions faits les vns aux autres, ils nous auoient donné parole, qu'ils s'en retourneroient bien-tost en leur pays, mais ils voulurent attendre le retour de ces Hurons, qui amenoient de leurs gens prisonniers. Dans cette treve ou attente, ils parlerent de rendre prisonniers pour prisonniers, ils promirent de ramener le Pere Poncet, & le François qui auoit esté pris avec luy.

Le trentiesme du mois d'Aoust, les Hurons retournans de Montreal, avec leurs prisonniers Iroquois Annichronons, tomberent non pas tous, mais en partie entre les mains des Ennemis qui les attendoient. Nous dirons au Chapitre de la paix comme tout

44 *Relation de la nouvelle France,*
se passa entre les Iroquois pris
par les Hurons : il y auoit vn Ca-
pitaine de consideration , il parla
fortement à ses compatriotes,
qu'il trouua desia tous disposés à
la paix, pouffés par vn esprit plus
secret , que celuy qui anime les
hommes.

Ils enuoyerent promptement
deux canots en leur pays , pour
empescher qu'on ne fit aucun
mal au Pere, & à son compagnon,
si on les trouuoit encor en vie ; &
apres auoir renuoyé les Hurons
en nostre fort , les principaux
d'entre eux nous venoient visiter,
entrans & couchans en nostre
Bourgade avec autant de témoi-
gnage d'assurance, que s'ils'euf-
sent esté nos plus fideles , & plus
constans amis. Bref ils nous ont
laissé quatre ou cinq de leurs gens
en ostage , protestans qu'ils ra-

ingneroient le Pere dans peu de iours, & qu'ils viendroient traiter la paix avec nous, mais vne paix veritable & du fond du cœur: voila vn abregé de deux lettres venues des Trois Riuieres, où ces choses susdites se sont passées, ce qui suit est tiré d'une troisiéme qui a esté escrite par vn Pere de nostre Compagnie.

Nous attendons de iour à autre le resultat d'un Conseil, ou d'une assemblée generale, que tiennent nos Ennemis en leur pays, sur la proposition de la paix qu'ils nous ont faite eux-mêmes, apres mille actes d'hostilité, & mille efforts de prendre nostre Bourgade des Trois Riuieres. Ils ont esté fideles dans la treve de quarante iours, qu'ils nous auoient accordées: car ils n'ont point paru du tout pendant ce temps-là, &

46 *Relation de la Nouvelle France,*
nous auons marché sur terre, &
vogué sur les eaux, sans aucun
mauuais rencontre. I'adjousteray
pour conclusion de ce Chapitre,
que les Onnontaeronns des-
cendans à Quebec pour traiter
de la paix, les Anniehronns,
dont nous venons de parler, de-
leguerent quelques-vns d'en-
tr'eux pour entrer dans ce mes-
me traité, comme il sera remar-
qué dans le Chapitre de la paix.

CHAPITRE IV.

*De la prise & de la deliurance du Pere
Ioseph Poncet.*

LEs Iroquois ayans massa-
crez au mois de Iuin quel-
ques François au Cap rouge, lieu
éloigné de trois lieuës ou enuiron
du fort de Quebec, surprirent au

mesme endroit le vingtiesme du mois d'Aoult dernier passé le P. Ioseph Poncet, & vn François nommé Maturin Franchetot. Ce bon Pere, voyant qu'une pauvre vefue Françoisé auoit du grain sur la terre, & qu'elle manquoit de bras pour le ramasser, s'en alloit en ce quartier là, chercher quelques bonnes personnes, qui la voulussent aider à faire sa petite recolte. Il venoit de parler au François que ie viés de nommer, quelques Iroquois sortans de la forest voisine, où ils estoient cachez en embuscade, se jetterent sur eux separément, & à l'improuiste, & les entraînerent. On a commandé au Pere à son retour, de coucher sur le papier sa prise, & toutes les auantures, il a obey avec repugnance, souhaittant que ses Croix ne fussent conuës

48 *Relation de la Nouvelle France*
que du Roy des crucifiés : mais
vne partie de ses memoires a esté
dechirée par les Anglois. Nous
fuiurons dans ce Chapitre ce qui
est venu entre nos mains , apres
auoir rapporté deux ou trois pe-
tits mots d'vne lettre escrite sur
ce sujet.

Si tost que la nouuelle fut ap-
portée à Quebec , que les Iro-
quois auoient enleué le P. Pon-
cet, comme il estoit aimé de tout
le monde, non seulement on en
conceut vne tristesse generale:
mais trente ou quarante François,
& quelques Sauvages Chrestiens,
prirent vne forte resolution de le
retirer des mains de ces Barba-
res , quoy qu'il leur en coustast.
Ils monterent en canot le lende-
main de sa prise , à dessein de pre-
uenir l'Ennemy, l'allant attendre
en quelque endroit où il deuoit
passer,

passer, pour le surprendre au passage. On fait icy tant de prieres, en public & en particulier, depuis leur depart, que ie ne puis penser autre chose, ou que Dieu nous le rendra, ou que par son moyen, il donnera la paix au dedans, & au dehors de ce pauvre pais. Et plus bas d'as la mesme lettre, le P. Pontet fut pris le vingtième d'Aoust sur le soir, le vingt-vnième, nos coureurs le suiurent sur la nuit, & voila, que le vingt-sixième, l'un des canots qui estoient allés donner la chasse aux voleurs, qui l'emmenent, nous rapporte nouvelle, que ces coureurs se sont arrestés aux Trois Riuieres, pour secourir la Bourgade, infestée par cinq cens Iroquois, qui la tiennent bouclée, rodans aux environs de tous costés. Ceux qui sont retournez dans ce canot, nous

50. *Relation de la Nouvelle France,*
disent qu'ils ont trouué proche
l'Isle de saint Eloy, deux visages
crayonnez avec du charbon, sur
vn arbre, dont on auoit enléué
l'écorce, & les noms du Pere Pon-
cet, & de Mathurin Franchetot,
écrits au deffous de ces deux vi-
sages. De plus, qu'ils ont remon-
tré au mesme endroit, vn liure
dans lequel estoit escrit le sens
de ces paroles : Six Hurons Iro-
quizez, & quatre Anniehronnons,
emmennent le P. Poncet, & Ma-
thurin Franchetot, ils ne nous
ont encore fait aucun mal. C'est
leur coustume de traiter douce-
ment leurs prisonniers, tant qu'ils
sont encor dans la crainte d'estre
attrappez. Voila ce qui m'a esté
recrit sur la prise de ce bon Pere.
Venons maintenant aux lam-
beaux de ses memoires, dont ie
feray vn petit abbrege,

es années 1652. & 1653. 51

Nous arriuafmes, dit-il, à vne Riuiere fort rapide, où l'armée qui estoit allée aux Trois Riuieres auoit campé. Le Barbare qui m'auoit pris au Cap rouge, m'osta le Reliquaire que ie portois au col, & le pendit au sien; comme il couroit, certain iour dás les bois, ce Reliquaire s'ouurit, & toutes les Reliques furent perduës, il ne resta dans la petite boëte de cuire, qui composoit ce Reliquaire, qu'vn petit papier, sur lequel i'auois escry de mon propre sang, comme i'estois encore au país des Hurons, les noms de nos Peres martyriséz en l'Amérique, & vne petite Oraison, par laquelle ie demandois à Nostre Seigneur, vne mort violente pour son seruice, & la grace d'y répandre tout mon sang. De sorte, qu'ayant adroitement retiré ce papier,

d'entre les mains de ce Barbare, ie voyois sans cesse deuant mes yeux, la sentence de ma mort, écrite de mon propre sang, si bien que ie ne m'en pouuois dedire. I'auois neantmoins vne pensée, que ces grandes ames, & ces braves courages, qui m'auoient precedez en ce combat, auoient esté effectiuement immolez, comme ayans des vertus veritables, & que moy qui n'en auois que les ombres, & la figure, ne serois crucifié qu'en peinture.

I'auois encor dans mon Breuiaire, vne Image de S. Ignace, avec Nostre Seigneur portant sa Croix, mystere propre de nostre Compagnie, auquel ayant toujours esté fort affectionné, il luy a pleu de m'y donner quelque part, dans les fatigues extraordinaires que i'eus dans ce chemin,

l'Image de Nostre Dame de Pitié, entourée des cinq playes de son Fils, m'estoit aussi restée; e'estoit ma plus grande recreation; & mon reconfort, dans mes detresses: mais la crainte que ces saints portraits ne fussent méprisez, me fit resoudre de m'en priuer, & de les cacher dans vn buisson.

Je garday vne petite Couronne de Nostre Seigneur, qui me resta seule de tout ce que ie portois fut moy, quand ie fus pris. Je la cachay si bien qu'elle ne fut iamais apperceuë de ces Barbares.

Pour reuenir à nostre voyage. Quand il fut question de passer le Torrent, dont i'ay parlé: on me commanda de le trauerfer à beau pied, i'estois desia tout mouillé, ayant passé la nuit, dans des herbes tous trempéz de la bruine,

54 *Relation de la Nouvelle France,*
& de la rosée de la nuit, qui fut
fort froide. l'eus de l'eau iusques
à la ceinture dans ce Torrent;
tout cela, avec le manque de
nourriture, me causa de grandes
coliques, & des peines excessiues.
Je ne laissay pas neantmoins de
faire toutes mes deuotions à l'or-
dinaire, me consolant douce-
ment avec Nostre Seigneur, de
la main duquel ie prenois cette
Croix, & non pas de la main des
hommes.

Il me prit dans ces trauaux, vn
si grand engourdissement en la
jambe gauche, & iereceuois vne
si grande incommodité, d'vne
grosse ampouille qui me vint sous
le mesme pied gauche, que mes
hostes furent contrains de faire
vn giste, auquel ils ne s'atten-
doient pas. Ils n'auoient plus
qu'vn morceau de chair boiüllie,

es années 1652. & 1653. 55

qu'ils auoient gardée de leur dernier repas, croyans arriuer en lieu, où ils trouueroient des viures : ils le mangerent, dans la mesme hostellerie, où nous auôs logez en tout nostre voyage, sous la voûte du Ciel ; & comme ie me sentoïis extremement épuisé, i'eus recours à mes deux Patrons, Saint Raphaël, & Sainte Marthe : leur disant doucement en mon cœur, que i'aurois bien besoin de quelque rafraischissement, dans la soif que i'endurois, & d'vn peu de bouïllon, dans mon épuisement. A peine auois-je formé ces sentimens en mon cœur, que l'vn de nos côducteurs, m'apporta quelques prunes sauuages, qu'il trouua, par grande auanture, dans les bois : car plus de fix cens hômes auoient passé par cet endroit. Sur la nuit, ayant eu bien de la peine

56 *Relation de la Nouvelle France,*
d'auoir vn peu d'eau nette, pour-
ce que nous estions dans vn vilain
marais, ie me couchay, & m'en-
dormy, sans autre reconfort que
de ma lassitude: mais ie fus bien
estonné, que mon hoste m'éueilla,
& me presenta vn bouillon, sans
sçauoir comment il l'auoit pû
faire.

Le lendemain matin, il fallut
partir sans desfeuner, & marcher
avec vne jambe, & vn pied estro-
pié, & vn corps tout rompu: i'at-
tribuë la force, que Dieu me don-
na, à mes chers Patrons, notam-
ment à S. Ioseph, auquel i'auois
vn grand recours. Estans arriuez,
à deux heures apres midy, proche
de la riuere qui descend au
quartier des Hollandois, au delà
de laquelle est placé le premier
Bourg des Iroquois, on nous
commanda de nous dépoüiller,

& de quitter ce qui nous restoit de nos habits François ; n'ayant plus qu'un brayer, on ietta sur mon dos, vne houppelande bleuë toute dechirée, & on laissa à mon compagnon, vn vieux pourpoint de toile tout rompu. Quelques Sauvages de nostre bande, ayans pris le deuant, estoient retournez iusques à cette riuere avec leurs femmes, apportans des epics de bled d'Inde, & des citrouilles du pais à nos conducteurs, iamais on ne nous en presenta vn seul morceau. Il estoit tard, nous estions à ieun, estrangement harassés du chemin, couuers de haillons fort sales, & pour rafraichissement on nous commanda de chanter, & de marcher en cét equipage. C'estoit le cômencement du triomphe de nos victorieux, i'entonnay les Litanies de la sainte Vierge,

58 *Relation de la Nouvelle France,*
le Veni Creator, & autres Hymnes
de l'Eglise.

Comme nous passions la riuie-
re des Hollandois , ie confessay
mon compagnon , qui se voulut
disposer à la mort ; ayant apper-
ceu, enuiron quarante ou cin-
quante Iroquois, qui paroissoient
nous attendre avec des bastons à
la main. On nous dépoüilla tous
nuds , à la reserue de nos brayers,
& on nous fit passer au trauers de
ces Barbares, rangez en haye. Ils
me donnerent quelques coups
de houffines sur le dos : mais
comme ie doublois le pas , l'vn de
ces bourreaux m'arresta tout
court, me prenant par le bras,
qu'il estendit, pour me deschar-
ger vn coup d'vn gros & court
baston, qu'il éleua en l'air: ie don-
nay mon bras à Nostre Seigneur,
croyant qu'il m'alloit casser &

briser l'os, entre le coude & le poignet; mais le coup portant sur la jointure, i'en fus quitte pour vne meurtrissure, qui s'est euanoüie avec le temps. Entrez que nous fusmes dans la Bourgade, on me fit monter le premier, sur vn eschaffaut, planté au milieu de la place publique, élevé enuiron de cinq pieds; mon compagnon y vint bien-tost apres moy, portant les marques des bastonnades qu'il auoit receuës: on voyoit, entr'autres, les vëstiges d'vne fascheuse, & douloureuse cinglade, au trauers de sa poitrine.

Je me sentoïis si fort, & si paisible sur ce theatre, & i'enuisageois ceux qui me regardoiët, d'vn œil & d'vn esprit si serain, que ie m'estonnois de moy-mesme. Je senty neantmoins quelque frayeur, à la veuë d'vn certain Borgne, qui

60 *Relation de la Nouvelle France,*
portoit vn cousteau d'une main,
& vn morceau de leur pain de
l'autre. Je me souuenois que le
bon Pere Isaac Jogues, auoit per-
du l'un de ses poulces sur vn sem-
blable eschaffaut, & ne me sen-
tant point pour lors, d'as la dispo-
sition de luy donner mes doigts,
ie m'adressay à son bon Ange,
& cét homme s'estant auancé,
donna le pain, qu'il tenoit, à mon
compagnon, & puis se retira sans
fare aucun mal. Vne pluye surue-
nant, écarta les spectateurs, & on
nous conduisit sous vn petit toit,
à l'entrée d'une cabane. Là on
nous fit chanter, Dieu me mit
dans vne telle soumission à ces
Barbares, & ie m'abandonnay si
fortement à toutes sortes de mé-
pris, qu'il n'y auoit rien que ie ne
ne fisse, pourueu qu'il me fut
commandé, & qu'il ne fut pas

contre la Loy de Dieu. Je diray icy en passant, ce que j'ay remarqué dans vne lettre particuliere. Que le Pere, ne reüssissant pas dans toutes ces singeries, selon l'idée des Sauvages; qui, par consequent, estans moins satisfaits, l'auroient plustost condamné à mort; vn ieune Huron captif parmy ces peuples, se presenta pour chanter, pour danser, & pour faire toutes les grimaces, en la place du Pere, qui n'auoit iamais appris ce mestier.

Sur le soir, poursuit le Pere, on nous conduisit dans la cabane de celuy qui m'auoit pris; & là on me donna vn plat de leur sagamité, c'est de la bouïllie faite avec de l'eau, & de la farine de bled d'Inde. Les vieillards s'estans assemblez, dans cette cabane, vne femme presenta vne brasse de Porce,

62 *Relation de la nouvelle France*
laine, pour me faire couper vn
doigt. Je n'eus plus de repugnan-
ce de donner mes mains; veu
mesmement, que dans les espe-
rances que i'auois euës de la vie,
pendant mon voyage, & dans les
desirs de trauailler en suite à la
paix; ie croyois tousiours qu'il
estoit expedient, que i'en portasse
les marques, & qu'il m'en coutast
quelque doigt. Si bien que ie ne
m'adressay plus aux Anges de
ces Barbares, pour éuiter cette
croix: mais bien à Saint Gabriel,
pour obtenir la force de la souf-
frir gayement. Le Borgne qui s'e-
stoit approché de nostre eschaf-
faut, pour faire ce qu'il n'executa
pas pour lors, me prit la main
droite, considerant mes doigts;
& comme i'auois la pensée, que
les doigts de cette main, m'e-
stoient vn peu plus necessaires,

que ceux de la gauche: il la prit, quittant la droite, & appellant vn enfant âgé de quatre à cinq ans, il luy donne son couteau: me prit l'index, ou le second doigt de la main gauche, & le fit couper à cet enfant. l'offry mon sang, & mes souffrances, pour la paix: regardant ce petit sacrifice d'vn œil doux, d'vn visage serain, & d'vn cœur ferme: chantant le *Vexilla*, & ie me souuiens, que ie reïteray deux ou trois fois le couplet, ou la Strophe, *Impleta sunt quæ concinuit, David fideli carmine, dicendo nationibus, regnauit à ligno Deus.*

L'Hymne acheué, & le doigt coupé, cet homme me mit au col, vne partie de la Porcelaine, que cette femme auoit donnée, & de l'autre il entoura mon doigt coupé, qu'il porta à celuy qui m'auoit pris. Or comme le sang for-

64 *Relation de la Nouvelle France,*
toit de la playe en abondance,
ce Borgne y voulut appliquer
le feu de sa pippe à prendre du
tabac, pour l'estancher : ce qui
m'auroit causé vne grande dou-
leur : mais il fut preuenü par d'au-
tres, qui y firent appliquer vn
charbon ardent, par le mesme
enfant qui l'auoit coupé. Le sang
ne laissant pas de couler, on me
l'enuelopa quelque temps apres,
d'vne fucille de bled d'Inde, &
ce fut tout l'appareil qu'on y mit,
iusques à ce qu'on m'eut donné
la vie. l'abbregeray, adjouste le
Pere, ce qui suit, puis qu'il me
semble qu'on me l'arrache des
mains.

Le lendemain on nous mena
dans vne autre Bourgade, où se
deuoit tenir vne grande Assem-
blée des notables du país. Vne
femme *mosta* mes souliers,
croyant,

és années 1652. 1653. 65

croyant, peut-estre, qu'on nous alloit executer à mort. Je fis donc ce voyage nuds pieds, & nud teste. Nous fusmes exposez trois iours & deux nuits, sçavoir est le Venedredy, le Samedy, & le Dimanche, qui estoit la veille de la Natiuité de la saincte Vierge, à la risée, aux brocards, & aux insolences des enfans, & de tout le monde: nous participasmes à la promesse, qui fut faite au Fils de Dieu, deuant sa naissance. *Saturabitur opprobrijs.* Il sera repeu d'opprobres: c'estoit nostre grand mets, depuis le matin iusques au soir, dedans la grande place publique, où nous estions exposez. Les vns me donnoient des coups de leurs calumets sur mon doigt coupé: d'autres y appliquoient des cendres brulantes: quelques-vns m'y donnoient des chiquenodes;

66 *Relation de la Nouvelle France,*
d'autres y appliquoient le feu de
leur tabac ; & d'autres la pierre
chaude de leurs petunoirs. En vn
mot , chacun nous faisoit quel-
que mal , selon sa fantaisie. Voila
ce que nous souffrions au dehors ;
& au dedans , nous n'attendions,
pour le dernier acte de cette tra-
gedie , que des tourmens horri-
bles , & épouuentables.

La nuit du Vendredy au Same-
dy , ils bruslerent dans le feu de
leurs calumets, les deux Index de
de la main gauche , & de la main
droite du pauvre Mathurin mon
compagnon : ce qu'il endura avec
vne patience admirable , chan-
tant l'*Aue maris stella* dans ses souf-
frances. Nous fusmes liez fort ri-
goureusement , pendant ces deux
nuits ; on attachâ les liens de nos
pieds , & de nos mains , si haut , &
d'vne façon si rude & si maussade ,

qu
du
vn
fib
bi
la
vn
la
de
cha
ser
n'ea
pres
cab
ne
rifo
vne
L
feils
uoir
Sur
sent

és années 1652. & 1653. 67

que nous estions à demy suspendus en l'air, ce qui nous cauſoit vne douleur tres-grande, & si sensible, qu'un bon vieillard voyant bien qu'elle estoit insupportable, lascha nos liens, & nous soulagea vn petit.

Les Anciens commanderent à la ieunesse, de se contenter, l'une de ces deux nuits, de nous faire chanter & danser, sans nous cauſer d'autres tourmens. Ce qui n'empescha pas, qu'en passant au pres des feux, qui estoient en la cabane, ceux qui les entouroient, ne nous appliquassent quelque tison ardent sur la chair, le receus vne bonne part de ces brusleures.

Le Dimanche se passa en conseils & en assemblées, pour scauoir ce que l'on feroit de nous. Sur le soir, on prononça nostre sentence: mais en des termes, que

Relation de la Nouvelle France,
ie n'entendy point. Je la pris pour
vne sentence de mort, & mon
esprit s'y trouua si disposé, qu'il
sembloit que ie voyois la grace
toute preste, pour me soustenir
dans la cruauté des derniers tour-
mens: mais ma sentence estoit
plus douce. Je fus donné à vne
bonne vieille femme, en la place
d'un sien frere, pris ou tué par
ceux de nostre party. Je n'auois
pas pour cela la vie sauue: car cet-
te femme me pouuoit faire mou-
rir par tous les tourmens que la
vengeance auroit pû suggerer à
son esprit: mais elle eut compas-
sion de moy, me deliurant de la
mort, au temps que l'Eglise ho-
nore la naissance de la sainte
Vierge. Je prie Dieu de recom-
penser cette bonté. Si tost que ie
fus entré en sa cabane, elle se mit
à chanter vne chanson des morts:

que deux de ses filles poursuivent avec elle. I'estois aupres du feu, pendant ces chants lugubres: on me fit asseoir sur vne espee de table vn peu eleuée: & alors ie connu, que i'estois donné pour vn mort, dont ces femmes renouelloient le dernier deuil, faisant resusciter le trespasé en ma personne, suivant leur coustume. Ie rencontray dans cette cabane, vne Algonquine captiue, adoptée dans cette famille; où ie me voyois aussi adopté, comme ie l'auois veuë autrefois, & que i'entendois sa lague, cela me réjoüit. Ie trouuay aussi vn Huron de mon ancienne connoissance, ce qui augmenta ma ioye.

Aussi-tost que ie fus fay parent de ma maison, on commença de penser mon doigt à la Sauvage: on y appliqua ie ne scay quelles

racines, ou ecorces cuittes, qu'on enueloppa d'un chiffon de toile, plus gras qu'un torchon de cuisine. Ce cataplasme me dura quinze iours, si bien qu'il s'endurcit, en sorte qu'il m'estoit fort incommode. On me donna vne demie couuerte, pour me seruir de robe, & de lict; & quelque temps apres, on me fit des chausses, & des souliers à leur mode: on me donna aussi vne vieille chemise fort grasse, & tout cela avec tant de bonté sauuage, & avec vne si grande affection, que ie n'ay point éprouué plus de cordialité parmy les Sauuages, qui nous sont amis. De plus, on alla payer ma vie à celuy qui m'auoit pris, par quelques milliers de Porcelaine.

Pour mon pauvre compagnon, il fut mené le Dimanche en vne autre Bourgade, & brulé le Lun-

dy, iour de la Natiuité de la sainte Vierge, qui m'auoit deliuré des la premiere entrée de sa feste.

A trois iours de là, on apporta dans la Bourgade où i'estois, des nouvelles de l'armée, qui estoit allée au Trois Riuieres. Ie fus vn assez long-temps dans les alarmes de la mort, ne sçachant pas, si elles estoient bonnes ou mauuaises: estant bien assure, que ie serois l'objet de leurs vengeances, au cas qu'elles fussent mauuaises.

Mais enfin, il vint vn Capitaine, qui auoit charge de me faire donner la vie, & de me reconduire aux Trois Riuieres. Il écheut par vne prouidence toute particuliere, que cét homme estoit de la famille, où i'auois esté donné, & frere de celle qui m'auoit adopté pour son frere. Il demeueroit dans

72 *Relation de la Nouvelle France,*
vne autre Bourgade, d'où il m'en-
uoya deux Hurons, pour m'inui-
ter de l'aller voir. Ces bônes gens
dirent des merueilles de moy, aux
Iroquois; les assurans, que iettois
regretté de tous les François, &
que de ma vie, & de mon retour,
dependoit la vie de leurs compa-
triotés, qu'on auoit laissés pour
ostages aux Trois Riuieres. Ces
discours me firent autant confi-
derer que i'auois esté méprisé. Le
Capitaine dont ie viens de parler,
fut rauy me voyant encor en vie,
il me donna vn vieux chapeau,
qui me fit plaisir, pource qu'il y
auoit douze iours que i'alois nuë
teste. Il me promis de me mener
aux Hollandois, pour me faire ha-
biller: & en suite, de me rame-
ner aux pays des François.

On commança, sur le rapport
de ce Capitaine, à faire des assem-

blées : & à tenir des conseils pour
arrester la paix avec les François.
Pendant lesquels ie fus mené au
fort d'Orange tenu par les Hol-
landois, où i'arriuay le vintiesme
de Septembre. La premiere mai-
son que ie rencontray, me receut
tres-charitablement : on m'y pre-
senta dequoy disner, & entre au-
tres choses, i'y mangeay des pom-
mes, dont ie n'auois point gousté
depuis quinze ans, on m'y fit en-
cor present d'une chemise blan-
che, vn ieune homme, pris aux
Trois Riuieres, par les Iroquois,
& rachepté par les Hollandois,
ausquels il seruoit d'interprete,
me vint trouuer : & apres quelque
entretien, me dit qu'il se vien-
droit confesser le lendemain qui
estoit Dimanche.

Vne bonne Dame Ecoissoise, qui
s'est montrée, dans toutes ren-

74 *Relation de la Nouvelle France,*
contres, tres-charitable aux Fran-
çois, & qui auoit fait tout son
pouuoir, pour rachepter le petit
fils de Monsieur Petit, qui est
mort depuis parmy les Iroquois;
me mena en sa maison, pour leuer
l'appareil d'écorce, ou de racines
que ces bonnes Iroquoises, dont
i'ay parlé, auoient mis sur mon
doit, & l'ayant veu encor bien ma-
lade m'enuoya au fort d'Orange,
pour le faire penser par vn Chi-
rurgien. Je rencontray là le Gou-
uerneur de ce fort, à qui le Capi-
taine Iroquois, auoit présenté
vne lettre de Monsieur de Lauzon
Gouverneur pour le Roy sur le
grand fleuve de saint Laurens en
la nouvelle France. Cét homme
me receut fort froidement; non-
 obstant que la lettre, qu'on luy
auoit apportée, me recomman-
dast tres-avantageusement. Com-

me la nuit s'approchoit, & que ie m'en allois coucher sur le plancher, sans lit, & sans soupper: vn Sauvage demanda permission au Gouverneur, de me mener en vne maison qui luy estoit amie. I'y fus cõduit, & i'y trouuay vn vieillard, qui me receut avec beaucoup de bienueillance. Le François, dont i'ay fait mention cy-dessus, demouroit en cette maison: il mit ordre a sa conscience, pendant trois nuits, que ie demeuray avec luy chés cõt honnestes hommes, dont ie voudrois pouuoir reconnoistre la courtoisie, par toutes sortes de seruices, tant il me traita honestement, lors que i'étois en vn estat le plus méprisåble du monde. Ie ne pouuois pas manquer d'habits, cõt honnestes Gentilhomme m'en presenta vn fort honnestes; & à mesme temps, vn

76 *Relation de la Nouvelle France,*
bon Vualon , ne ſçaçant rien de
cét office , alloit queſter par les
maisons , pour trouver dequoy
m'habiller. On me dit encor, que
cette bonne Dame Ecoſſoife , me
preparoit la meſme charité : mais
ie les remerciay tous, & ie ne vou-
lu iamaſ rien accepter, qu'vn ca-
pot , & des bas de chauſſes à la
Sauvage, avec des ſouliers Fran-
çois, & vne couverture , qui me
deuoit ſeruir de lit à mon retour,
cette Dame prit le ſoin de tout ce-
la avec tant d'addreſſe, & tant d'af-
fection, qu'elle n'épargna aucun
ajuſtement, dont elle ſe peut au-
fer. Mes hoſtes me preſſerent, de
prendre des prouiſions pour mon
voyage: mais ie me contentay, de
recevoir quelques peſches, d'vn
Marchand de Bruxelles bon Ca-
tholique, que ie confeſſay à mon
depart. Il fallut leur promettre à

rou
l'El
gn
lan
S
doi
de
vifi
re.
& à
pté
on
qui
me
gad
aux
où
Ie r
tou
dvi
plu
me
fib

rous, que ie les retournerois voir, l'Esté prochain: tant ils me témoignent d'amour & de bienveillance.

Sortant du quartier des Hollandois, ie fus conduy à la Bourgade de celuy qui m'auoit pris. L'allant visiter, il me rendit mon Breuiaire. De là nous allâmes au Bourg, & à la cabane où i'auois esté adopté. Ie n'y fus que deux iours: car on me vint prendre avec ma sœur, qui m'auoit donné la vie, pour me mener en la plus grande des Bourgades Iroquoises: afin d'assister aux conseils, & aux assemblées, où on deuoit parler de la paix. Ie remarquay qu'on amassoit par tout des presens, pour me reconduire à Quebec. Ce n'estoient plus que festins, dans lesquels, on me faisoit tout le bon accueil possible. Enfin le iour de S. Michel,

78 *Relation de la nouvelle France,*
il fut arresté, qu'on iroit de-
mander, & conclurre la paix avec
les François, & avec leurs Al-
liez. Cette conclusion fut prise,
en la Bourgade, où le premier
François, le bon René Goupil,
compagnon du Pere Isaac Jogues,
auoit esté tué par les Iroquois, le
mesme iour de S. Michel. Je m'e-
stois tousiours attendu, que cette
feste, ne se passeroit pas, sans quel-
que chose de remarquable.

Trois iours apres cette resolu-
tion, on me dit, que le Capitaine
qui m'auoit conduit au quartier
des Hollandois, me conduiroit
au pais des François; non par eau,
à cause des tempestes, qui sont
ordinairement en cette saison, sur
le lac de Champlain, par où il eut
fallu passer: mais par vn autre che-
min, tres-fascheux pour moy;
dautant qu'il falloit marcher sept

ou huit iours à pied, dans ces grandes forests, & ie n'auois ny force, ny jambes pour vn si grand traual. Au bout de ces huit iournées, on trouue vne riuiera, sur laquelle on vogue enuiron deux iours, & puis on rencontre le grand fleuue de saint Laurens, dans lequel se descharge cette riuiera, à soixante lieuës, ou enuiron, au dessus de l'Isle de Montreal, assez proche du lac nommé l'Ontario.

Ie me souuins pour lors de S. Ioseph, qui porta Nostre Seigneur en Egypte, par les deserts d'Arabie, comme on croit, ie le priay de me seruir de guide, & de support, dans les fatigues de ce voyage. I'auois touiours eu grand recours à sa protection, dans tous mes trauaux; comme aussi à S. Michel, protecteur de l'Eglise, & de la France. Et il arriua, comme i'ay

80 *Relation de la Nouvelle France,*
apris depuis, que le quatrième de
Septembre, iour auquel i'entray
pour la premiere fois, en vne Bour-
gade Iroquoise, qu'on chanta à
Kebec le *Te Deum*, dás vne petite
Eglise dediée à S. Ioseph, en actiõ
de grace de ma deliurance, & de
mon retour aux Trois Riuieres;
vn bruit s'estant eleué, sans qu'on
en ait iamais pû decouurer le pre-
mier autheur, que ie m'estois
échappé des mains de l'Ennemy.
Et ce mesme iour, on alla presen-
ter le Sacrifice de la Messe pour le
mesme sujet, en l'Ançe de S. Io-
seph, dans vne Eglise dediée à
Dieu, sous le nom de S. Michel;
que nous pouuons appeller l'An-
ge de nostre paix, puis qu'elle a
esté concludë le iour de sa feste, au
païs des Iroquois.

Enfin, le troisième d'Octobre,
je quittay le dernier Bourg des
Iroquois

Iro
bec
col
les
paï
pre
me
fire
m'e
nou
cteu
nou
min
lieu
Tou
ren
care
de
aue
Ie
cher
inco
vn V

Iroquois pour retourner à Quebec. Je rencontray sur vne petite coline, vne peu éloignée du Bourg, les Capitaines, & les Anciens du pais, qui m'attendoient: avec les presens qu'ils enuoyoit, comme les contracts de la paix. Ils me firent leur derniere harangue, m'excitant à lier fortement nostre nouvelle alliance. Mon conducteur estant chargé des presens, nous poursuiuismes nostre chemin, & fismes seulement quatre lieuës cette premiere iournée. Tous ceux que nous auions à la rencontre, me faisoient quelque caresse à leur mode, & me prioient de moyenner vne bonne paix avec les François.

Je commençay, & acheuay ce chemin par terre, avec des peines inconceuables. Nous partismes vn Vendredy troisiéme d'Octo-

82 *Relation de la Nouvelle France,*
bre, & nous arriuasmes à la pre-
miere riuere, dont i'ay parlé cy-
dessus, le Samedi onzième du
mois. Nous marchions en compa-
gnie de plusieurs Iroquois, qui
s'enalloient à la chasse du Castor,
au lac de l'Ontario: les pluyes, les
montagnes, & les valées, les tor-
rens, & les ruisseaux, & quatre ri-
uieres assez grosses, qu'il fallut
passer à guay, & se mouïller inf-
ques à la ceinture, vne autre plus
grande, qu'il fallut trauerfer avec
des cayeux branflans, & mal liez,
les viures fort courts, & du seul
bled d'Inde tout nouueau, sans
pain, sans vin, sans viande, sans
aucune chasse, ces endroits en
estans depeuplés: Toutes ces
choses, dis-je, me bastirent vne
Croix si horrible, & si continuelle,
qu'il me semble que ce fut vn mi-
racle perpetuel, que ie l'aye pu

por
ue,
Ce
par
toû
ceu
voy
sem
en c
defa
com
voya
& à l
M
trau
trois
de la
pour
steu
uoi
Riui
nant
que

porter, dans vne peine si exécrable, & dans vne si grande foiblesse. Ce fut aussi vne merueille bien particuliere, que mon Guide soit touïjours demeuré dans la douceur, & dans la patience, me voyant si mauuais pieton. Il me semble que ie participay vn petit en ceretour, aux langueurs, & aux defaillances du Roy des affligez; comme i'auois eu part en mon voyage, apres ma prise, à ses liens & à ses agonies.

Mais voicy qu'au bout de ce traual de neuf iours, parurent trois ieunes hommes, enuoyez de la part des Anciens du pais, pour donner auis à mon Conducteur, qu'vn Capitaine, à qui on auoit fait des presens aux Trois Riuieres pour ma deliurance, venant d'arriuer au pais, rapportoit que les ostages Iroquois, laissez

84 *Relation de la Nouvelle France,*
dans le fort des François, auoient
esté mis aux fers, & qu'on auoit
desia cassé la teste à quelques-vns
d'iceux : ce Capitaine asseuroit,
qu'il auoit appris cette nouvelle,
de la bouche d'un Sauvage son
amy. Et partant on auertissoit
mon Conducteur & ses gens, de
prendre garde, s'ils deuoient s'en-
gager plus auant dans mon re-
tour. Ils me demanderent, si ie
voulais passer plus auant, dans l'e-
stat des affaires. Je n'eus point de
repartie. Mon Conducteur me dit
avec vn grand courage, que si ie
luy voulois donner ma parole,
que ie tascherois de conseruer sa
vie, qu'il l'exposeroit à toutes sor-
tes de dangers, pour me remener
sain & sauue parmy les François.
Je luy donnay fort librement, &
ce plusieurs fois: car il me la de-
manda toujourns. La parole don-

née
bar
stre
ce f
qu'
à vn
stois
noie
que
de n
mid
pas
lesq
aue
C
d'ap
real
renc
cep
la ch
en c
sain
mer

née & acceptée, nous nous embarquâmes, & poursuivîmes nostre chemin. l'ay sceu depuis, que ce faux bruit estoit fondé, sur ce qu'on auoit mis les fers aux pieds, à vn Sauvage Algonquin, qui s'estoit enyuré. Ces alarmes nous venoient de temps en temps, & quelques-vns prenoient plaisir de me les donner, croyans m'intimider: mais ces gens-là, n'estoient pas du nombre de mes Guides, lesquels m'ont tousiours traité avec beaucoup de douceur.

Comme nous commencions d'approcher de l'Isle de Montreal, mes gens auoient peur de rencontrer des Algonquins, & cependant ils s'amusoient si fort à la chasse, qui es tres-abondante en ces endroits du grand fleuve saint Laurens, que ce retardement me sembloit ennuyeux. No-

86 *Relation de la Nouvelle France,*
stre dernière Croix, fut le danger
de nous perdre, dans les boüil-
lons du saut de saint Louys, à la
veüe de l'habitation de Mont-
real. Je creu quasi trouver, mon
tombeau, dans ces courrans;
mais ils ne me firent autre mal,
que de lauer le reste de mes fau-
tes.

Enfin nous abordasmes heu-
reusement en cette habitation,
le vingtquatrième d'Octobre; les
neuf semaines accomplies de ma
captiuité, en l'honneur de S. Mi-
chel, & de tous les saints Anges.
Nous en partismes le vingt-cin-
quiesme sur le soir, & arriuasmes
aux Trois Riuieres, le vingt-hui-
tième: où nous demeurasmes ius-
ques au troisieme de Nouembre.
Le cinquiesme, nous mismes
pied à terre à Quebec; Le sixième,
nos Iroquois mes Conducteurs,

firent leurs presens pour la paix, auxquels on répondit par d'autres presens, & ainsi vn Dimanche au soir, quatre-vingt & vn iour apres ma prise, c'est à dire neuf fois neuf iours accomplis, le grand affaire de la paix tant desiré, fut terminé. Les Saints Anges faisans voir par ce nombre de neuf, qui leur est dedié, la part qu'ils prenoient en ce saint ouurage, conduit tout d'une autre façon, que les affaires des Sauvages, qui sont extrêmement longs en leurs assemblées, & en leurs procedez. Je n'ay esté qu'un mois dans le país des Iroquois. J'y entray le quatriéme Septembre. J'en sorty le troisiéme d'Octobre. Et dans ce peu de temps, j'ay communiqué avec les Hollandois: j'ay veu le fort d'Orange: j'ay passé trois fois dans les quatre Bourgades des Iroquois

88 *Relation de la Nouvelle France,*
Anniehrónons: le reste du temps
de ma captiuité, a esté employé,
dans mon allée, & dans mon re-
tour. le fus conduy par la Riuiere
des Iroquois, & par le Lac de
Champlain, & ne fis en suite que
deux iournées de chemin par ter-
re. Et ie suis reuenu par vne autre
route: si bien que i'ay passé par les
deux chemins que tiennent leurs
armées, & leurs guerriers, quand
ils nous viennent chercher. Voila
à peu pres, ce que l'obeissance a
exigé de moy, sur mon voyage.

CHAPITRE V.

De la Paix faite avec les Iroquois.

ENfin nous auons la paix, pleût
à Dieu que ces paroles, fus-
sent aussi veritables dans la bou-
che des François: qu'elles sont

douces & agreables aux Habitans de la Nouvelle France. Oüy, mais dira quelqu'un, les Iroquois, sont des perfides ? ils ne font la paix, que pour trahir plus auantageusement dans vne nouvelle guerre ? le passé nous est vn grand pronostique du futur ? nous auons desia eu la paix avec eux, & ils l'ont violée. Je confesse que nous auons eu la paix avec eux ; mais ie ne sçay si iamais ils l'ont eüe avec nous : car à vray dire, c'estoit nous qui les portions à la paix, nous les pressions, & par presens, & par de longs conseils. Ils auoient bien quelque inclination de s'allier des François : mais ils auoient horreur des Sauvages, notamment des Algóquins. Ceux qui auoient les yeux ouuerts, connoissoient bien que cette paix n'estoit pas dans la parfaite idée des Sauua-

90 *Relation de la Nouvelle France,*
ges. Mais, quoy qu'il en soit du fu-
tur, duquel ie ne voudrois pas ré-
pondre, ny en l'vne ny en l'autre
France: si pouuons nous dire avec
verité, que ce sont presentement
les Iroquois, qui ont fait la paix.
Ou plustost disons que c'est
Dieu, car ce coup est si soudain,
ce changement si impreueu; ces
dispositions, dans des esprits Bar-
bares, si surprenantes: qu'il faut
confesser, qu'un genie plus releué
que l'humain, a conduit cét
ouurage. Le soir, il n'y auoit rien
de si hideux, pour ainsi dire, & de
si deffait, que le visage de ce pau-
ure pays: & le lendemain, il n'y a
rien de si guay, & de si ioyeux que
la face de tous les Habitans: on se
tuë, on se massacre, on saccage,
on bruste, vn Mecredy par exem-
ple, & le leudy on se fait des pre-
sens, & on se visite les vns les au-

és années 1652. & 1653. 91

res, comme font les amis. Si les Iroquois ont quelque dessein, Dieu a aussi les siens. Je m'assure qu'on auoiera, que ce que vay dire, ne s'est point fait par vn pur rencontre.

Le iour de la Visitation de la sainte Vierge, le Capitaine Aontarifaty tant regreté des Iroquois, ayant esté pris de nos Sauvages, & instruit par nos Peres, fut baptisé, & ce mesme iour, ayant esté executé à mort, il monta au Ciel. Je ne doute point qu'il n'ait remercié la sainte Vierge de ses malheurs & de son bon-heur, & qu'il n'ait prié Dieu pour ses Compatriotes.

Les habitans de Montreal, comme nous auons remarqué cy-dessus, ayans fait vn vœu solennel, de celebrer publiquement la feste de la Presentation de cette Mere des bontez, les Iroquois

92 *Relation de la nouvelle France,*
des Nations plus hautes , les re-
chercherent de paix.

Ce fut le iour de l'Assomption
de cette Reine des Anges & des
hommes, que les Hurons prirent
dans l'Isle de Montreal, cét autre
fameux Capitaine Iroquois, qui
fut cause que les Anniehronnons
demanderent nostre alliance,
comme nous verrons bien tost.

Le François qui accompagnoit
le P. Ponce en sa prise, ayant esté
brulé au païs des Iroquois, ils
dónerent la vie au Pere, au temps
que l'Eglise honore la Natiuité
de la sainte Vierge, & il trauailla
en suite, si efficacement à la paix,
ou plustost la sainte Vierge, & les
saints Anges, que le iour de S. Mi-
chel, il fut arresté dans vn Con-
seil public des vieillards du païs,
qu'on remeneroit le Pere à Que-
bec, & qu'on lieroit fortement

la paix avec les François.

Le mesme iour de la naissance de la sainte Vierge, pendant que les Iroquois Anniehronnons concludoient la paix en leur país, on faisoit vne procession generale à Quebec; pour gagner le cœur du fils, par l'entremise de la mere. On y fit marcher quatre cens mousquetaires bien armez, qui faisans leur descharge de temps en temps bien à propos, donnerent de l'épouuâte aux Iroquois, qui estoient descendus pour parler de la paix, ce qui leur fit iuger que cette paix leur estoit d'autant plus necessaire, qu'ils remarquoient d'adresse en nos François, à manier les armes, dont ils venoient d'experimenter quelques effets, aux Trois Riuieres.

Or dites moy maintenant, si le hazard, ou la Prouidence ont tra-

94 *Relation de la Nouvelle France,*
uaillé dans ces rencontres ? & si la
deuotion des habitans de la nou-
uelle France, & la confiance qu'ils
ont euë eniers l'Epouse du grand
S. Ioseph, Patron de toutes ces
nouuelles Eglises, n'a pas esté bien
recompensé ? passons outre.

Les Iroquois qui nous faisoient
la guerre estoient diuisez en cinq
Nations, dont voicy les noms en
langue Huronne.

Les Anniehronnons, dont le
païs s'appelle Anié.

Les Onneihronnons, dont le
principal Bourg se nomme On-
neiout.

Les Onnontaëronnons, dont le
païs & la principale Bourgade se
nomme Onnontaé.

Les Sonnontouaheronnons du
païs nommé Sonnonthouan.

Les Orionehronnons, dont le
Bourg s'appelle Onneïoté.

Qui a porté toutes ces Nations, à prendre des sentimens de paix, independemment les vnes des autres? Nous auons sceu de bonne part, que les Sonnentouaheronnons, qui font la plus grande nation Iroquoise, & la plus peuplée, pensoient à la paix dès le Printemps: avec dessein d'y faire ioin- dre les Onioenhronnons leurs plus proches voisins.

Nous auons veu au Chapitre second, comme les Ontontaëronnons, & en fuite les Onnejohronnons, sont venus la demander aux François de Montreal.

Il ne restoit plus que le seul Iroquois Anniehronnon, lequel enflé de ses victoires, vouloit perseverer dans les desirs de la guerre: mais il a donné les mains, aussi bien, que les autres. Toutes ces pensées de paix, & d'alliance, sont

98 *Relation de la nouvelle France,*
elles entrées, quasi à mesme
temps, dans les esprits farouches,
& insolens de ces Nations, sans
vne prouidence toute particulie-
re? *Deus nobis hæc otia fecit.* Disons
plustost. *Digitus Dei est hic.* Ce coup,
est vn coup de la puissance du
grand Dieu. Ce qui nous console
fortement dans cette sainte pro-
uidence est, que si quelqu'une de
ces Nations venoit a se dementir,
il est bien croyable que les autres,
nous ayans recherchés, chacune
en leur particulier, ne rompe-
roient pas si facilement avec
nous, mais venons au detail.

Les Onnontaeronnons, s'estans
presenté au nombre de soixante
à Montreal, pour sonder si les
cœur des François auoit quelque
disposition a la paix, le Gouver-
neur de la place, se deffians deux
prudemment, leur dit, que leurs
desloyautez

desloyautez passées, rendoit leurs propositions fort suspectes, & que s'ils auoient quelque amour pour nostre alliance, qu'il falloit le témoigner à Monsieur de Lauson Gouverneur de tout le païs, qui estoit à Quebec. Le Capitaine répondit, qu'il falloit bien distinguer, entre Nation & Nation, que les Onnontaëronnons n'estoient pas infideles, comme les Iroquois Anniehronnons, qui recuisent leur fiel, & l'amertume de leur cœur, au milieu de leur poitrine, quand leur langue profere quelques bonnes paroles. Que pour luy, à qui toute la Nation auoit fait entendre ses intentions, qu'il parloit de toutes les parties de son corps, depuis ses plus petits orteils, iusques au sommet de la teste; & qu'il n'y auoit rien dans son cœur, ny dans le reste

98 *Relation de la Nouvelle France,*
de ses membres , qui dementit ce
qui estoit forty de sa bouche.
Qu'il iroit voir le grand Onontio,
le Gouverneur des François , &
qu'il luy feroit ses presens , dans
lesquels estoient renfermez , les
desirs de toute sa Nation.

En effet, il descendit de Mont-
real iusques à Quebec , faisant
soixante lieuës sur le grand fleuve.
La premiere assemblée se tint en
l'Isle d'Orleans , en la Bourgade
des Hurons, a deux lieuës de Que-
bec. Ce Capitaine fit étaler ses
presens , qui seruent parmy tous
ces peuples Barbares , comme
parmy nous, les escrits, & les Con-
trats. Tout le monde estant assis:
il se leua , inuoquant premiere-
ment le Soleil, comme vn témoin
fidele, de la sincerité de ses pen-
sées , comme vn flambeau , qui
bannissoit la nuit , & les tenebres

de son cœur : pour donner vn iour veritable à ses paroles.

Ces présens consistoient en castors, & en porcelaine, & chacun d'eux auoit son nom, & faisoit voir le desir de celuy qui parloit, & de ceux qui l'auoient delegué.

Le premier, se donnoit pour esfuyer les larmes, qu'on iette ordinairement, à la nouvelle des braues guerriers massacrez dans les combats.

Le second, deuoit seruir d'vn breuuage agreable, contre ce qui pourroit rester d'amertume, dans le cœur des François, pour la mort de leurs gens.

Le troisiéme, deuoit fournir vne écorce, ou vne couuerture, pour mettre sur les morts, de peur que leur regard, ne renouuellât les anciennes querelles.

Le quatrième, estoit pour les enterrer, & pour fouler bien fort, la terre dessus leurs fosses : afin que iamais rien ne sortit de leurs tombeaux qui pût attrister leurs parens, & causer dans leurs esprits, quelque émotion de vengeance.

Le cinquième, deuoit seruir d'enveloppe, pour si bien emballer les armes, qu'on n'y touchast plus d'oresnauant.

Le sixième, pour nettoyer la riuiere, souillée de tant de sang.

Le dernier, pour exhorter les Hurons d'agreer ce qu'Onontio, grand Capitaine des François, deuoit conclure touchant la paix.

Comme il se faut accoustumer, aux coustumes, & aux façons de faire, des peuples qu'on veut gagner, quand elles ne sont pas éloignées de la raison : Monsieur le

Gouverneur, rendit parole pour parole, & presens pour presens.

Le premier fut donné, pour faire tomber la hache d'armes, des mains de l'Iroquois Onnontaëronnon.

Le second, pour briser la chaudiere, où il faisoit cuire les hommes, qu'il prenoit en guerre.

Le troisiéme, pour leur faire quitter les couteaux, qui seruoient à cette boucherie.

Le quatriéme, pour leur faire mettre bas leurs arcs, & leurs fleches, & autres armes.

Le cinquiéme, pour effacer les peintures, & les couleurs rouges, dont ils se barbouillent le visage, quand ils vont en guerre.

Le fixiéme, pour cacher si bien les canots, ou les batteaux qu'ils font pour les combats, qu'ils ne puissent iamais plus les retrouver.

Ces Contrac̄ts passez : tout le monde s'en réjouit. Ces Ambassadeurs, ou ces Delegates pour la paix, emporterent leurs Capots, leurs couuertes, leurs chaudieres, & autres semblables denrées, en quoy, à mon auis, consistoient leurs presens. Ils promirent que dans quelque temps, ils rapporteroient des nouvelles, de la ioye vniuerselle de toute leur Nation.

Venons maintenant aux Iroquois Anniehronnons, les plus orgueilleux, & les plus superbes, de toutes ces Contrées. Ce sont eux, qui ont massacré le P. Isaac Iogues, bruslé le P. Iean de Brebeuf, & le P. Gabriel Lallemant, & plusieurs autres François.

Ces Thrasons, ayans pris resolution de surprendre, & de mettre à feu, & à sang, le Bourg des Trois Riuieres, comme nous auons veu

cy-dessus: & trouuans plus de resistance qu'ils n'auoient pensé, furent changez quasi en vn moment. Dix ou douze d'entr'eux, parurent avec vn Guidon blanc, sur le grand fleue, s'approchans du fort, & crians, qu'ils vouloient parlementer, & traiter de paix: & qu'on leur enuoyast quelqu'vn pour les écouter. Celuy qui se presenta, de la part des François, commença par des inuectiues, leur reprochant leurs fourbes, & leurs perfidies. Tu es vn ieune homme, répondit le Capitaine de ces Iroquois, nous auons demandé quelqu'vn qui nous écoutast, & non pas vn ieune homme pour nous venir parler. Vas t'en voir tes vieillards, & ceux qui determinent de vos affaires, prend langue d'eux, & puis tu parleras. Je sçay, repart le François, leurs sentimens: ils

104 *Relation de la Nouvelle France,*
croyent-tous, que vous estes des
trompeurs, qui ne sçauetz que c'est
de tenir vostre parole. Va les con-
sultez, & dis leur, que nous auons
de bonnes pensées: & que nostre
cœur n'a plus de venin. Le Fran-
çois remonta au fort; on s'assem-
bla en la maison de Ville, & on
creut, que ces Barbares, n'auoient
aucune volonté de la paix: mais
qu'ils cherchoient les occasions
de nous surprendre. Cét homme
les retourne voir. Il vous auois
bien dit, leur fit-il, que i'auois
connoissances des pensées de nos
Anciens. Ils vous prennent tous
pour des fourbes, & pour des gens
auec lesquels il ne faut point par-
ler, que par la bouche de nos ca-
nons. Si vous auiez des pensées de
paix, vous parleriez de nous ren-
dre vn de nos Peres, & vn Fran-
çois, que vos gens ont pris depuis

peu, és enuirons de Quebec. Ce Capitaine fut surpris à cette nouvelle, n'ayant point de connoissance de cette prise. Je n'ay pas sceu, repart-il, qu'on ait pris des François: mais ie m'en vay presentement enuoyer deux canots en diligence en nostre pais; afin d'empescher qu'on ne leur fasse aucun mal, & ie te donne parole, que s'ils sont encor viuans, tu les veras bien-tost dás vos habitations.

Cét homme parloit d'vn tel accent, que son cœur parut s'accorder avec ses paroles. Mais vn rencontre arriua sur ces entrefaites, qui fit iuger, que ce petit rayon de paix, qui commençoit à poindre, s'alloit éteindre dès sa premiere naissance. Nos François s'imaginoient, que ces Barbares, ayans appris, que nos Hurons tenoient quelques-uns de leurs gens pri-

106 *Relation de la Nouvelle France,*
sonniers, demandoient la paix
pour leur sauuer la vie: & par ie ne
sçay quel malheur, disons plustost
par vne secrette prouidence, ces
prisonniers tomberent en leurs
mains, en la façon que ie vay
dire.

Vn Capitaine Huron allant en
guerre, fut auerty par les François
qui sont à Montreal, qu'il y auoit
des ennemis dedans leur Isle; ce
Capitaine, comme nous auons
desia remarqué, les cherche, les
trouue à la piste, les poursuit, les
attaque, & les ayans deffaits, il prit
leur Capitaine, & quatre des prin-
cipaux de ses gens; or comme il
ne sçauoit pas, qu'il y eut vne ar-
mée d'Iroquois aux Trois Riuie-
res, & qu'il falloit passer par là,
pour descendre à Quebec: où il
vouloit mener ses prisonniers, il
alla iustement donner dans les

panneaux, comme on dit. Car lors qu'il y pensoit le moins, & qu'il descendoit doucement sur le grád fleuve; s'entretenant de la paix, & de la guerre, avec ses prisonniers, il apperceut de loïn, l'armée Iroquoise : & il se vid, quasi en vn moment, de victorieux, vaincu : & de triomphant, captif. Vne partie de ses gens, tournant le cap de leurs petits batteaux vers la terre, se sauuet au plustost vers les bois : les autres, ne voulans pas reculer, furent sur le point de massacrer leurs cinq captifs, pour mourir plus glorieusement, selon les idées du país, dans le sang de leurs ennemis. Mais Dieu retint leur bras, desia leué pour ramener le coup. Il leur donna des pensées de vie, & de paix, à la veüë de la mort, & dans les apparences de la continuation d'vne cruelle guerre.

108 *Relation de la Nouvelle France,*
Aaoueaté Capitaine des Hurons;
s'adressant au Capitaine Iroquois
son captif, nommé Aronhieiar-
ha, luy dit: Mon neueu, (c'est vn
terme d'amitié vsité parmy ces
peuples) ta vie est entre mes
mains, ie te peux tuer, & me sau-
uer aussi bien que les autres, ou
me ietter au milieu de tes gens,
pour en massacrer autant qu'il me
seroit possible: mais ton sang, &
celuy de tes gens, ne nous retire-
roit pas des malheurs, où vos ar-
mes nous ont iettez. Nous auons
parlé d'alliance, puis que la paix
est plus precieuse que ma vie, i'ai-
me mieux la risquer, dans le des-
sein de procurer vn si grand bien
à mes petits neueux, que de ven-
ger par l'effusion de ton sang, la
mort de mes Ancestres. Au moins
mourray- ie honorablement, si on
me tuë, apres t'auoir donné la vie:

Et toy, si tu me laisse m'affacrer par tes parens, le pouuant empescher, tu passeras le reste de tes iours, dans le deshonneur; ru seras tenu pour vn lasche, d'auoir souffert qu'on mit à mort, celuy qui venoit de te donner la vie. Le Capitaine Iroquois repartit : Mon oncle, tes pensées sont droites. Il est vray, que tu me peux oster la vie : mais donne la moy, pour te la conseruer. La gloire que i'ay acquise à ma Nation, par mes victoires, ne me rend pas si peu cósiderable, dás l'esprit de mes Compatriotes, que ie ne puisse t'asseurer de la vie, toy & tes gens. Si les miens te veulent attaquer, mon corps te seruira de bouclier. Je souffrirois plustost, qu'ils me brûlassent à petit feu, que de me rendre méprisable iusques à ce point, de ne pas honorer vostre bien.

110 *Relation de la Nouvelle France,*
fait, & mon retour, par vostre de-
liurance.

Les Onnontaeronnons, qui portoi-ent les presens, dont nous venons de parler, à Onnontio, c'est à dire à Monsieur le Gouverneur, pour disposer son esprit à la paix, s'estans embarquez à Montreal, avec ces deux Capitaines victorieux, & vaincu, voyans la medaille tournée, & la face des affaires bien changée, par le rencontre de cette armée Iroquoise, se mirent du costé des Hurons, & protesterét, tout haut, que si on attaquoit leurs conducteurs, car c'estoient les Hurons qui les auoient embarqués, qu'ils exposeroient leur vie pour eux. Aronhieiarha Capitaine Iroquois leur dit, ne craignés point. Je vous donne parole, que nous serons receus fauorablement. Ils

ès années 1652. & 1653. III

auoient fait alte pendant ce discours. Ils poussent leurs canots vers l'Armée qui les ayant reconnus enuoie dix-huit grands canots au deuant deux. Ils se virent inuestis de tous costés en vn moment, ces canots venoient tous avec vn esprit de paix: iusques la, que celuy qui les commandoit, ayant parlé en peu de mots au Capitaine Iroquois captif, son compatriote, enuoia du monde à terre, pour chercher les Hurons fuyards, & leur donner assurance de la vie, & de la paix. Aaoueaté Capitaine Huron, se voyât au milieu de ses Ennemis, dont les témoignages de bienueillance, luy paroissoient des marques de trahison: & leurs caresses, des indices de sa mort, ou plustost de mille morts, auant que de mourir: se leue, & pour s'animer aux souffran-

112 *Relation de la Nouvelle France*,
ces, chante d'un ton tout martial,
ses anciennes proüesses ; Il rap-
porte le nombre d'Iroquois qu'il
a tués , les cruautés qu'il a exercé
sur eux , & celles dont il espere,
que ses neveux vengeront quel-
que iour , les tourmens qu'il va
souffrir.

Tu n'es ny captif, ny en dan-
ger de mort , luy répondent les
Iroquois , tu es au milieu de tes
freres , & tu sçauras que le Fran-
çois, le Huron & l'Iroquois n'ont
plus de guerre ensemble , quitte
la chanson de guerre , entonne
vne chanson de paix , qui com-
mence auiourd'huy pour ne finir
iamais.

Vous estes des perfides , repart
le Capitaine Huron, vostre cœur
est enuenuimé , vostre esprit est
remply de fourbes, si vous parlés
de paix, ce n'est que pour yser d'v
ne

ne trahison plus funeste , & pour nous & pour les François. le ne connoy que trop vos ruses. Contentés vous maintenant , de manger la reste des Hurons : mais sçachés que vous ne tenés pas encor les autres membres. Mes gens ont encor des pieds , & des mains ; des iambes & des bras: cela dit, il tend le col pour estre coupé : mais voyant que personne ne mettoit la main au cousteau , bruslés moy donc , leur dit-il, n'epargnés point vos supplices : aussi bien suis- ie mort. Mon corps est déjà deuenü insensible, ny vos feux, ny vos cruautés n'estonnent point mon cœur, j'ayme mieux mourir au iourd'hui , que de vous estre redeuable d'une vie, que vous ne mē donnés, qu'à dessein de me l'oster par vne trahison funeste.

Tu parles trop rudement à tes

H

Amis, répondent les Iroquois, nostre cœur s'accorde avec nos paroles.

Je vous connoy bien, repart Aoneaté, vostre esprit est garny de sept doublures, quand on en a tiré vne, il en reste encor six. Dites-moy de grace, si cette trahison que vous machinez si adroitement, est la dernière de vos malices? Vous vous estes oubliez des paroles mutuelles, que s'estoient données nos Ancestres, lors qu'ils prirent les armes les vns contre les autres. Que si vne simple femme, se mettoit en deuoir de découvrir la Surie, d'arracher les bastons qui la soustiennent, que les victorieux poseroient les armes, & prendroient les vaincus à mercy. Vous auez violé cette loy: car non seulement vne femme; mais le grand Capitaine des François, a

déc
où f
la gu
ché
men
tion
mép
foule
par
gisse
voya
perfi
la na
toute
Co
forte
quois
auoie
les ch
air.
Ils t
te con
croire

découuert cette Suerie funeste, où se prennent les conclusions de la guerre; il a par ses presens, arraché les bastons qui la soustienent, taschant de gagner les Nations que vous appuyez, & vous méprisans sa bonté, vous avez foulé aux pieds les ordres, & la parole de vos Ancestres. Ils en rougissent de hôte au pays des Ames, voyans que vous violez, avec vne perfidie insupportable, les loix de la nature, le droit des Gens, & toute la societé humaine.

Cét homme pressa ce point si fortement, que le Capitaine Iroquois, fut cōtraint d'auoüer qu'ils auoient tort, & que dorefnauant les choses passeroient d'vn autre air.

Ils furent long-temps dans cette conteste. Le Huron ne pouuant croire ce qu'il voyoit; & l'Iroquois

ne pouuant luy persuader, que c'estoit vrayemēt tout de bon, qu'ils auoient des pensées de la paix.

Quoy qu'il en soit, les Iroquois, non seulement ne firent aucun mal aux Hurons, mais ils ne parlerent plus que de festins, & de réjouissance, tant la face des affaires se vit changée en vn moment.

Enfin, apres quelques entretiens d'amitié, vn Capitaine Iroquois s'adressant au Capitaine Huron, & le congediant avec honneur, luy dit, Mon Frere, *Et Sagon*, prens courage, vas faire reuerdir les campagnes des François, par les bonnes nouuelles de la paix, que nous voulons auoir avec eux, & avec tous leurs Alliez. On luy rend tout son bagage, & celuy de ses gens, à la reserue d'vne arquebuse qui s'estoit égarée. Ce Capitaine Huron, ne pensant pas en-

cor estre en assurance , s'écrie,
Quoy donc , oste-t'on les armes à
vn homme , qui se trouue seul en-
tre cinq cens ? A mesme temps on
iette à ses pieds , cent arquebuses,
pour en choisir vne, en la place de
la sienne , que quelque soldat
auoit enleuée. Cela fait, il s'embar-
que ; avec le peu de ses gens qui
luy restoient ; & avec les Ambas-
sadeurs d'Onnontaeé, pour voguer
droit à la Bourgade des Trois Ri-
uieres.

Ce Capitaine, qui est Chrestien,
a dit depuis à vn de nos Peres, qu'il
ne creut point auoir la vie sauue,
iusques à ce qu'il vit son canot,
hors la portée des moufquets de
l'armée ennemie : c'est pour lors
qu'il s'écria avec S. Pierre , Je sçay
maintenant que Dieu m'a deliuré
de la main des Iroquois.

Nos François, qui ne sçauoient

118 *Relation de la Nouvelle France,*
rien, de ce qui se passoit dans le
camp des Ennemis, furent bien
estonnez, apprenans ces nouvel-
les. Ils ne sçauoient quasi, s'ils les
deuoient croire: mais enfin ils se
rendirent, quand ils eurent auis,
qu'un Capitaine Iroquois Annieh-
ronnon, nommé Andioura, vou-
loit descendre à Quebec, pour
porter des presens à Onnontio, &
l'assurer des volótez qu'ils auoient
tous de faire vne vraye paix.

Cét homme partit des Trois
Riuieres, au commencement du
mois de Septembre, & aussi-tost
qu'il fut arriué à Quebec, ayant
rendu ses premieres visites, il ex-
posa ses presens, dont voicy la si-
gnification.

Le premier estoit, pour éclaircir
le Soleil, obscurcy par les nuages,
& par les troubles de tant de
guerres.

Le second estoit vn mets, qu'il presentoit à Onnontio, Gouverneur des François : afin qu'estant repeu, il écoutast plus facilement les paroles de la paix, puis que les longs discours, ne sont pas agreables, à ceux qui sont à ieun.

Le troisiéme deuoit seruir de cure oreille : afin que les harangues sur vn sujet si aimable, entraissent plus nettement dans son esprit.

Le quatriéme se donnoit pour dresser vne Habitation Françoisé dedans leurs terres, & pour y former, avec le temps, vne belle Colonie.

Le cinquiéme, pour faire qu'vn mesme cœur, & vn mesme esprit, animast doresnauant, tous ceux qui seroient compris dans ce traité de paix.

Le fixiéme estoit vn canot, ou

vn batteau , pour porter Onnona-
tio en leur pays, quand il voudroit
donner vne visite à ses Alliez.

Le septième portoit vne priere,
à ce qu'on les laissast rembarquer
en paix , pour retourner en leur
pays, lors qu'ils viendroient visi-
ter leurs amis François, Algon-
quins, & Hurons.

Le huitième, demandoit que la
chasse fut commune, entre toutes
les Nations confederées, & qu'on
ne fit plus la guerre qu'aux Elans,
aux Castors, aux Ours, & aux
Cerfs, pour gouter tous ensemble
les frians mets, qu'on tire de ces
bons animaux.

Monfieur le Gouverneur ré-
pondit par d'autres presens, qu'il
fit expliquer par son Interprete, à
la façon de ces peuples.

Le premier se donnoit, pour re-
dresser l'esprit d'Andionra, c'est le

nom du Capitaine Iroquois, qui venoit d'exposer ses presens. Si ton esprit est encor tortu, luy dit le Truchement, voicy dequoy le redresser, afin que tes pensées soient droites.

Le second, estoit pour l'assurer, que nous n'auions plus qu'un cœur avec luy, & avec tous ceux de sa Nation.

Le troisiéme, pour concourir avec eux, à dresser & applanir les chemins d'un pays à l'autre: afin de se visiter les vns les autres, avec plus de facilité.

Le quatriéme, pour estendre un tapis, ou vne nappeaux Trois Riuieres, où se tiendroient les conseils, & les assemblées de toutes les Nations.

Le cinquiéme, pour disposer un lieu dans leur pays, où seroient exposez, les presens d'Onnontio.

Le sixième, estoit pour rompre les liens, qui tenoient captif en leur pays le Pere Ioseph Poncet, que tous les François honoroient, & qu'ils demandoient avec instance.

Le septième, pour le releuer de la place, où il estoit couché, lié, & garotté.

Le huitième, pour luy ouvrir la porte de la cabane, où il estoit logé.

Le neuvième, pour adoucir les fatigues, qu'il deuoit souffrir en son chemin, à son retour.

Le dernier present, estoit composé de six capots ou especes de casques, de six tapabors, & de deux grands colliers de porcelaine, qui furent offerts aux six Ambassadeurs, pour les defendre contre les iniures du temps, dans leur voyage, & pour soulager les pei-

nes, qu'ils deuoient souffrir en chemin.

Il se fit quelques harangues, apres la distribution de ces presents. Noel Tekouerimat Algonquin, inuectiua puiffamment contre la perfidie des Iroquois, leur reprochant qu'ils auoient tué par cinq ou six fois de leurs Ancestres, à l'heure mesme qu'ils remenoient des prisonniers Iroquois en leur pays, pour rechercher la paix. Que les Algonquins auoient receu avec honneur, tous les Iroquois qui les estoient venus visiter en leur pays. Qu'au reste, que s'ils auoient dessein de contracter vne veritable alliance, ils renuoyeroient plusieurs femmes, qu'ils retenoient dans la captiuité; que si elles estoient mariées, leurs maris les pourroient suiure, pour demeurer avec elles au pays des Al-

124 *Relation de la Nouvelle France,*
gonquins ; & que si ce pays ne
leur estoit pas agreable, qu'ils les
pourroient remener au lieu d'où
ils les auroient amenées : que c'est
ainsi qu'en vsoient leurs Alliez,
qui demeurent sur les riuages de
la mer, en l'Acadie.

Vn Capitaine Huron repartit,
qu'il falloit maintenant oublier
les anciennes querelles, & que si
l'Iroquois auoit mal traité les Al-
gonquins, qu'il leur rendoit la
pareille, ayant rabaissé leur inso-
lence, par vne autre insolence : &
que le Ciel punit ordinairement
au double, ceux qui abusent de
ses faueurs dans leurs victoires.

Monfieur le Gouverneur fit di-
re par son Truchement, qu'il
auoit tousiours desiré d'estre le
Mediateur de la paix publique.
Qu'il n'auoit point encor pris les
armes contre les Iroquois, & que

s'il eut donné liberté à ses gens de les attaquer, qu'il y a long-temps que leurs Bourgades seroient reduites en cendres. Qu'ils auoient tres-bien fait de rechercher son alliance: pource qu'il se lassoit de crier si souuent; la paix, la paix. Que si presentement, on ne la faisoit pas avec sincerité, que les perfides éprouueroient la colere des François. Qu'au reste Annonhiasé, c'est Monsieur de Maisonneuue, Gouverneur de Montreal, deuoit aborder au plustost, & qu'il amenoit quantité de soldats, pour ranger nos ennemis à leur deuoir.

Vn Capitaine Huron conclud le conseil, par vne petite harangue fort éloquente, pressant les Iroquois, de ramener au plustost le Pere Poncet. Sçachez, leur disoit-il, qu'il est le Pere des François, des Algonquins, & des Hurons;

126 *Relation de la Nouvelle France,*
& qu'il nous enseigne à tous le
chemin du Ciel, chacun en nostre
langue. Soyez assurez que la
paix, qui sera confirmée par la de-
liurance d'un tel personnage, sera
inviolable de nostre costé; & que
vous la cimenterez plus fortemēt,
en le rendant aux François, que si
vous nous rameniez un monde
entier de Hurons, voire mesme
d'autres François, si vous les te-
niez dans la captiuité.

Les harangues finies, & les pre-
sents donnez, & acceptez de part
& d'autre: on témoigna quelques
réjoüissances de tous costez, & en
suite les Ambassadeurs Onnon-
taeronnon, & Anniehronnon,
s'en retournerent en leur pays.

Tout cela se passa au mois de
Septembre: mais enfin, le Pere
Ioseph Poncet paroissant à Que-
bec, le cinquième de Novembre,

remplit tous les cœurs des François, de ioye, & d'allégresse. Les lettres & les memoires, qui parloient de son arriuée, & des conseils tenus pour la conclusion de la paix, ont esté perdus, dans le vaisseau pris par les Anglois. Voicy deux petits mots, tirez d'une lettre écrite à vne personne de condition, qui disent beaucoup en peu de paroles. Il a donc pleu à Dieu, d'exaucer nos prieres, & de nous rendre le bon Pere Poncet. Sept Iroquois l'ont ramené avec huit presens; qui sont les premices, de ceux que leurs Anciens doiuent apporter au Printemps, pour establir la paix generale, qui semble concludë. Le Pere Poncet assure sur sa vie, de la sincerité des intentions des Ennemis. Dieu veuille qu'il ne se trompe pas. Amen, Amen.

Ces derniers Ambassadeurs, voyans que la saison s'auançoit, & que les glaces les pourroient arrester en chemin dans vn long voyage, exposèrent briuement leur legation, donnerent leurs presens, avec assurance, que la paix qu'ils faisoient seroit inuiolable de leur costé, & apres auoir pris congé de Monsieur le Gouverneur, & receu des témoignages reciproques de la bonne-volonté des François, ils leur laisserent le plaisir & la ioye, qu'apporte vne paix si long-temps desirée. Bon-heur que ie souhaitte à la France, de toute l'estenduë de mon cœur.

CHAPITRE VI.

*De la Paix faite avec vne Nation
qui habite du costé du Sud à
l'égard de Quebec.*

IL semble que Dieu ait voulu donner, vne paix vniuerselle, à la Nouvelle France. Plaise à sa Bonté, de la rendre stable, & solide. Neuf Algonquins, de la Residence de saint Ioseph à Sillery, estans allez, au mois de Novembre, à la chasse du Castor, s'écartèrent de quatre iournées, des riués du grand fleuve, du costé du Sud-est, c'est à dire, entre l'Orient & le Midy. Comme ils marchaient, à la pointe du iour, dans ces grandes forests : cherchans quelques lacs, ou quelques riuieres, où les Castors bastissent leurs maisons:

130 *Relation de la Nouvelle France,*
ils rencontrèrent les pistes de
quelques hommes. Ils crurent
aussi-tost, que c'estoient des Iro-
quois. Ils marchent sur leurs bri-
sées, & sur leurs traces,, quittans
la chasse des Castors, pour chasser
aux hommes. Ils doubloient le
pas, mais sans bruit, pour n'estre
découverts. Enfin ils trouuerent,
deuant que le Soleil parut, cinq
hommes endormis, dans vne ca-
bane passagere, qu'ils auoient
dressée, à la façon des chasseurs.
Ils se iettent aussi-tost sur leur
proye. L'vn d'iceux voulât vser de
resistance, fut arresté par vn coup
de fusil, qu'vn Algonquin luy tira
dans la cuisse. En vn mot, ils se vi-
rent dans les liens des hommes,
quasi deuant que d'estre deliurez
des liens du sommeil.

Aussi-tost que nos gens eurent
fait cette prise, ils perdent la pen-

fée des Castors, ramenans ces captifs à Sillery. Or comme il y auoit en cette Residence, vn ramas de diuerses Nations, dont vne partie n'estoient pas encor Chrestiens : ils receurent ces captifs d'vne estrange façon. On les charge de coups de bastons, on leur arrache les ongles, on leur coupe quelques doigts, on leur applique des tisons de feu: bref on les traite en Sauvages, & comme des ennemis des Sauvages. Noel Tekouerimat, bon Chrestien, & Capitaine de cette Residence, ayant ouy parler ces prisonniers, dit tout haut, qu'ils n'estoient pas Iroquois, & qu'il doutoit fort, qu'ils fussent de leurs Alliez. Ils font, disoit-il, Abnaquiois, ou voisins, & amis des Abnaquiois. Il ajoutoit, qu'estant vers les costes de la Nouvelle Angleterre, au der-

132 *Relation de la Nouvelle France,*
nier voyage qu'il auoit fait, au païs
des Abnaquiois, il croyoit auoir
veu quelqu'un de ces visages. Ce-
la arreſta le coup de leur mort:
mais il n'appaiſa pas la fureur de
ceux, qui eſtans enragez contre
les Iroquois, ſouhaitoient d'affou-
uir leur vengeance ſur ces pauues
miſerables. Et pour les faire mou-
rir avec quelque Juſtice, ils dirent,
qu'il ſe falloit aſſembler pour de-
liberer de leur vie, ou de leur
mort.

Noel, qui vit bien que la paſ-
ſion, & non la raiſon, aſſembloit
ce conſeil, ne s'y voulut pas trou-
uer. Les factieux ne laiſſent pas
de paſſer outre; ils condamnent
au feu ces pauues victimes. No-
ſtre Capitaine Chreſtien voyant
ce deſordre, fait des preſens pour
rachepter leur vie. On fait dere-
chef vne aſſemblée: on donne la

vie à quatre, & on veut brusler le cinquième. Mais Noel, voyant que ces assemblées n'estoient pas de toutes les Nations interressées dedans la guerre; s'écrie, qu'il faut tenir vn conseil vniuersel, de tous les principaux, qui se trouuoient pour lors au pays, & qu'il ne falloit pas proceder à la legere, dans des affaires si importans: où il s'agissoit de la vie des hommes, & peut-estre d'une nouvelle guerre. Cét auis fut suiuy. On s'assemble, les Capitaines haranguent à leur tour. L'auis commun, & le plus vniuersel, fut, qu'ils estoient tous coupables, ou tous innocens, & par consequent qu'ils deuoient tous mourir, ou qu'il leur falloit donner la vie à tous. Là dessus, comme la paix n'estoit pas encor faite avec les Iroquois, Noel Tekouerimat parle fortement, disant

que nous auions assez d'ennemis sur les bras, qu'il ne falloit pas en multiplier le nombre; que ces pauvres gens ne venoient point en guerre; que c'estoient des Chasseurs, & qu'il les falloit renvoyer en leur pays.

Les principaux du Conseil, sui- uans cette pensée, conclurent qu'il n'en falloit faire mourir aucun: & qu'il estoit à propos d'en renvoyer deux en leur pays: pour donner auis à leur Nation, de ce qui s'estoit passé. On les fit venir sur l'heure mesme dans l'assemblée: où ils parurent liez, & tous nuds, excepté leur brayer. Ils s'assirent à platte terre, pour entendre leur sentence, qui les réjouyt fort. Vn Capitaine prenant la parole, fit vne petite harangue, leur disant, qu'ils auoient tous la vie: que pas vn d'eux ne mourroit;

qu'ils estoient libres. A mesme temps, on coupe leurs liens, qu'on iette au feu, on les fait leuer debout: on leur donne à chacun de quoy se couvrir: & on les exhorte à chanter, & à danser, & à se réjouyr, puis qu'ils estoient parmy leurs amis. Ce commandement fut executé sur l'heure, promptement, ioyeusement, & magnifiquement, disent les memoires, qui sont venus iusques à nous.

Après quelque temps de réjouissance: on en renuoya deux en leur pays, & on retint les trois autres en ostages. Leur commission contenoit trois articles, distinguez par trois petits bastons, qu'on leur mit en main. Le premier portoit, qu'on les renuoyoit pour exposer aux principaux de leur Nation, comme ils auoient esté pris, & deliurez. Le second,

136 *Relation de la Nouvelle France,*
qu'ils retournaſſent, au commen-
cement de l'Eſté ſuiuant. Le troi-
ſième, qu'ils retiraffent des mains
d'une Nation, qui leur eſtamie, &
voifine, nommée Sokoueki; quel-
ques-vns de leurs parens captifs
depuis deux ans: & qu'ils les ame-
naſſent à Sillery, s'ils auoient deſir
de contracter alliance, avec les
peuples qui s'y retirent ordinaire-
ment: & que la veüe de ces captifs,
adouciroit les yeux de ceux qui ne
les auoient pas regardez de bon-
ne grace, & qu'ils ſeroient le
nœud de l'ancienne amitié, qu'ils
auoient eüe autrefois par enſem-
ble. Ces bonnes gens ſe voyans
declarez innocens, ne demande-
rent point reparation des torts,
qu'on leur auoit faits. Ils ne ſe
plaignirent point, des coups de
baſtons, qu'on leur auoit donnez,
ny des feux, qu'on auoit appliquez

sur leurs corps. Ils ne presserent point la restitution des ongles, qu'on leur auoit arrachés, ny des doigts, qu'on leur auoit coupez. Tous ces preludes sont cômptez pour neant: pourueu qu'on n'oste point la vie; le reste passe comme vn petit ieu. Les femmes, disent-ils, en souffriroient bien autant sans mot dire.

Ils partirent au commencement de Decembre, de l'an 1652. & ils parurent sur le grand fleuve, à la fin du mois de May, de l'an passé 1653. Si tost qu'ils apperceurent la demeure des François, & des Sauvages de Sillery, ils firent resonner leurs tambours, en signe de paix, & de réjouissance. Ils amenoient deux vieillards, des plus considerables de leur pays, chargez de presens, qui estoient comme les ordres, & les commissions,

138 *Relation de la Nouvelle France,*
qui leur auoient esté données.
Les Algonquins accourans sur les
riues du grád fleuue, & ne voyans
point les captifs, qu'ils auoient
demandez, furent d'abord mé-
contens: mais ces Ambassadeurs
sçachans bien, qu'ils manquoient
au point le plus important, ren-
dirent de si fortes raisons de leur
procedé: qu'ils calmerent les es-
prits des mécontens. Peut-estre
que ces captifs estoient morts.
Les memoires, & les lettres que
i'ay receuës, n'en disent rien.

Les esprits estans appaisez. Ces
nouueaux hostes furent appellez
au conseil, le lendemain de leur
arriué. L'assemblée se tint en vne
sale de nostre petite maison, où
nous receuons, & où nous instrui-
sons les sauuages. On commença
par l'exhibition des presens, qu'on
estendit sur vne corde, qui tra-

ueroit toute la sale. Ce n'estoient que des coliers de porcelaine fort larges, des bracelets, des pendans d'oreilles : & des calumets, ou petunoirs. Chacun ayant pris sa place : le plus ancien de ces Ambassadeurs, prit la parole, disant à toute l'assistance, qu'il venoit de déplier l'affection, & l'amitié de ceux de sa nation, figurée sur ces coliers ; que leur cœur estoit tout ouuert, qu'il n'y auoit aucun ply, qu'on voyoit dans ses paroles, le fond de leurs ames. Et là-dessus, tirant vn autre grand collier, il l'estendit au milieu de la place, disant. Voila le chemin, qu'il faut tenir, pour venir visiter vos amis. Ce colier estoit composé de porcelaine blanche, & violente, en sorte qu'il y auoit des figures, que ce bon homme expliquoit à sa mode. Voila, disoit-il, les lacs,

140 *Relation de la Nouvelle France;*
voila les riuieres, voila les mon-
gnes, & les vallées, qu'il faut pas-
fer; voila les portages, & les cheu-
tes d'eau. Remarquez tout; afin,
que dans les visites, que nous
nous rendrons les vns aux autres,
personne ne s'égare. Les chemins
feront maintenant faciles: on ne
craindra plus les embuscades.
Tous ceux qu'on rencontrera, se-
ront autant d'amis.

Cela fait, il se leue, & s'ap-
prochant des presens estendus,
comme i'ay desia dit, il en don-
na l'explication, comme on fe-
roit d'un enigme, touchant les
personnages du tableau, les vns
apres les autres. Voila, faisoit-
il, montrant le premier present,
le liure, ou le papier, où sont peints
les ordres, & les commissions, que
i'ay receuës de mon pays, & les
affaires que i'ay à vous communi-

qu
qu
éc
te

qu
po
ue
ce
à la

de
ne
si p
y p
cir
po
no
les
&
les

gr

quer. Quiconque méprisera , ce que porte cette peinture , ou cét écrit , merite qu'on luy casse la teste.

Touchant le second present, qui faisoit vne grande ceinture de porcelaine. Allons mes freres, leuez-vous , ceignez-vous de cette ceinture , & allons de compagnie à la chasse de l'Elan , & du Castor.

Le troisiéme , estoit composé de quelques bastons de porcelaine, qu'ils portent à leurs oreilles, si prodigieusement percées, qu'on y passe aisément vn gros baston de cire d'Espagne. Voila , s'écria-il, pour percer vos oreilles : afin que nous puissions nous parler les vns les autres , comme font les amis, & que nous assistions aux conseils les vns des autres.

Le quatriéme , composé de six grands coliers , pour les six Na-

142 *Relation de la Nouvelle France*,
tions, avec lesquelles ces Amba-
sadeurs renouelloient leurs al-
liances, representoit les robes,
dont elles se deuoient reuestir.
Comme nous n'auons plus qu'un
cœur, il ne faut plus qu'une façon
d'habits, ou de robes: afin que
tous ceux qui nous verront, croyent
que nous sommes tous freres, ve-
stus de mesme parure; & que ce-
luy qui en offensera l'un, offensera
l'autre.

Cela fait: ce bon homme s'af-
fit au milieu de la place. Il prend
deux grands petunoirs, faits d'une
pierre verte, belle, & fort polie,
longs d'une coudée, c'estoit le
cinquième present. Il en remplit
un de tabac, il y met le feu, & en
succe, ou en tire la fumée fort gra-
uement. Toute l'assemblée le re-
gardoit, ne sçachant pas ce qu'il
vouloit dire. Enfin apres auoir

bien petuné à son aise. Mes freres, dit-il, ces deux pipes, ou ces deux petunoirs, sont à vous. Il faut dorénavant, que nous n'ayons plus qu'un souffle, & qu'une seule respiration, puis que nous n'avons plus qu'une même ame.

Et venant au sixième present, qui consistoit en des liens de porcelaine, enfilez en brasses, & en quelques coliers. Ah! mes freres, s'écria-t'il, que les liens de ces pauvres prisonniers, nous ont mis en grand danger de tous costez! mais enfin les voila bas; le danger est passé. Vos Peres, ont autrefois contracté alliance, avec nos Ancestres: cela s'estoit mis en oubly: un mauvais rencontre, a fait du mal à nos gens, & du bien à toutes nos Nations: car nous ne nous connoissions plus: nous estions égarés, & nous voila réunis. Ouy,

144 *Relation de la nouvelle France,*
mais nos pauvres gens , ont les
doigts coupez ? on les a baston-
nez ? on les a tourmentez ? ce n'est
pas vous, mes freres , qui avez fait
ce coup. Ce sont ces meschans
Iroquois , qui vous ont tant fait
de mal. Vostre veuë blessée par
ces mal-heureux, nous a pris pour
des ennemis : vous nous avez fra-
pez, croyans frapper des Iroquois.
C'est vne méprise : nous n'en di-
sons mot.

Son discours finit. Noel Te-
kouerimat , Capitaine de Sillery,
prit la parole , au nom de tous les
autres Capitaines. Il remercia
fort humainement ces Ambassa-
deurs , les loüant de ce qu'ils
auoient de l'amour pour la paix,
& pour la bonne intelligence,
avec les Alliez de leurs Ancestres.
Et poursuivant son discours , il fit
voir à toute l'assemblée , & no-
tamment

amment aux Hurons , qui s'estoient monstrez fort contraires aux pensées de la paix , prenans ces prisonniers pour de vrais ennemis , combien il estoit important, de ne se point precipiter, en des affaires de telle consequence: combien il estoit à propos, de renouïer l'ancienne amitié , qu'ils auoient eüe avec ces peuples.

Pour conclusion: les Ambassadeurs, voyans qu'ils auoient esté écoutez fauorablement , qu'on auoit agrée leurs presens, & relasché leurs prisonniers, se mirent à danser , & à entonner vne chanson , de toute l'estenduë de leur voix , & de toute la force de leur poulmon : leur chanson ne portoit que ces trois mots : C'est maintenant qu'il se faut réjouyr, puisque nos presens sôt acceptez. La ieunesse, par le cōmandement

146 *Relation de la nouvelle France,*
des Capitaines, se mit de la par-
tie, pour rendre la ioye publique
les ieunes hômes dançans à part,
& les filles à part, se fuiuans neant-
moins les vns les autres, à la mode
du pays. Ainsi se termina toute
cette ceremonie.

CHAPITRE VII.

La Pauvreté & les Richesses du Pays.

I Amais il n'y eut plus de Castors
dans nos lacs, & dans nos riuie-
res : mais iamais il ne s'en est
moins veu dans les magasins du
pays. Auant la defolation des Hu-
rons, les cent canots venoient en
traite, tous chargez de Castor. Les
Algonquins en apportoient de
tous costez, & chaque année, on
en auoit pour deux cens & pour

trois cens mil liures. C'estoit-là vn beau reuenu, dequoy conten-ter tout le monde, & dequoy sup-porter les grandes charges du pays.

La guerre des Iroquois a fait ta-
rir toutes ces sources. Les Castors
demeurans en paix, & dans le lieu
de leur repos. Les flottes de Hu-
rons ne descendent plus à la trai-
te. Les Algonquins sont depeu-
plez : & les Nations plus esloi-
gnées, se retirent encore plus loin,
craignans le feu des Iroquois. Le
magasin de Montreal, n'a pas
achepté des Sauuages vn seul Ca-
stor, depuis vn an. Aux Trois Ri-
tieres, le peu qui s'y est veu, a esté
employé pour fortifier la place,
où on attendoit l'ennemy. Dans
le magasin de Quebec, ce n'est
que pauureté; & ainsi tout le mon-
de a sujet d'estre mécontent, n'y

148 *Relation de la Nouvelle France*,
ayant pas de quoy fournir, au
payement de ceux, à qui il est deu:
& mesme n'y ayant pas de quoy
supporter vne partie des charges
du pays, les plus indispensables.

Les riuieres les plus profondes,
& les plus riches de la terre, se-
roient bien-tost à sec, si leurs eaux
s'escoulans dans la Mer, les four-
ces n'en furnissoient plus de nou-
uelles. Les Villes, & les Prouinces
plus proches de la Mer, qui en au-
roient esté autrefois les plus riche-
ment arroufées, auroient tort de
se plaindre, des Prouinces plus voi-
sines des sources, comme si elles
retenoient toutes les eaux pour
elles, & les enuoyent au public.

Ce sont les Iroquois, dont il se
faut plaindre: car ce sont eux, qui
ont arresté les eaux dedans leurs
sources. Je veux dire, que ce sont
eux qui empeschent tout le com-

merce des Castors, qui ont toujours esté les grandes richesses de ce pays.

Mais maintenant, si Dieu benit nos esperances, de la paix avec les Iroquois, on fera bonne guerre aux Castors, & ils trouueront le chemin des magasins de Montreal, des Trois Riuieres, & de Quebec, qu'ils ont oublié depuis ces dernieres années. Les Nations superieures descendront avec ioye, & apporteront les Castors, dont ils ont fait amas depuis trois ans.

Ce Printemps, trois canots arriuerent aux Trois Riuieres, de l'ancien pays des Hurons, où plustost du profond des terres, les plus cachées de ces costez-là : où diuerfes familles se sont retirées hors le commerce de tout le reste des hommes, crainte que les Iro-

150 *Relation de la Nouvelle France,*
quois ne les y allassent trouver.

Ces trois canots, conduits par vn Sauvage Chrestien, estoient de quatre Nations differentes, qui nous ont apporté d'excellentes nouvelles. Sçavoir, qu'ils s'assemblent, en vn tres-beau pays, environ à cent cinquante lieuës, plus loin que les Hurons, tirans vers l'Occident, au nombre de deux mille hommes, & qu'ils doiuent venir de compagnie le Printemps prochain, apporter grand nombre de Castor, pour faire leur trafic ordinaire, & pour se fournir de poudre & de plomb, & d'armes à feu; afin de se rendre plus redoutables aux ennemis.

De plus, toute nostre ieunesse Françoisse, est en dessein d'aller en traite, trouver les Nations dispersées, çà & là, & ils esperent d'en reuenir chargez, des Castors de

plusieurs années.

En vn mot, le pays n'est pas depeuplé de Castors, & ce sont les mines d'or, & les richesses; qu'il n'y a qu'à puiser dans les lacs, & dans les ruisseaux; où il y en a d'autant plus, qu'on en a moins pris ces dernières années, craignant de s'écarter, & d'estre pris des Iroquois. Ces animaux d'ailleurs se multiplians en grande abondance.

Pour ce qui est de la fertilité des terres, elles sont icy de bon rapport. Les grains François y viennent heureusement: & nous pouons en cela, nous passer des secours de la Frâce, quel que nombre que nous soyons icy. Plus qu'il y aura d'habitans, plus ferons-nous dans l'abondance.

Le bestail, & les lards, sont vne douceur au pays, qu'autrefois on

152 *Relation de la Nouvelle France,*
n'osoit esperer. Le gibier y foisonne; & la chasse des Orignaux, n'est pas pour y manquer.

Mais l'anguille y est vne manne, qui surpasse tout ce qu'on en peut croire. L'experience & l'industrie nous y a rendus si scauans, qu'en vne seule nuit, vn ou deux hommes, en prendront des cinq, & six milliers: & cette pesche dure deux mois entiers; dont on fait prouision abondamment pour toute l'année: car l'anguille est icy d'vne excellente garde, soit sechée au feu, soit salée: & elles sont beaucoup meilleures, que toutes les anguilles de la France.

La pesche du Saumon, & de l'Esturgeon, y est tres-abondante en sa saison. Et à vray dire, c'est icy, le Royaume des eaux & des poissons.

Le pays est tres-sain, on y voit

és années 1652. & 1653. 153

fort peu de maladies. Les enfans y font & tres-beaux, & tres faciles à éleuer. C'est vne benediction particuliere.

CHAPITRE VIII.

La porte fermée à l'Euangile, semble s'ouurir plus grande que iamais.

LE plus grand mal qu'ait fait la guerre des Iroquois, c'est d'auoir exterminé nos Eglises naissantes, desolant le pays des Hurons, dépeuplant les nations Algonquines; faisant mourir cruellement & les Pasteurs, & le troupeau: & empeschant qu'on ne passast plus outre, aux Nations éloignées, pour en faire vn peuple Chrestien.

Maintenant, cette paix nouuelle, nous ouurira vn grand chemin,

154 *Relation de la nouvelle France,*
vers les Nations superieures, dont
la guerre nous auoit chassé. Le ze-
le de nos Peres, les y porte desia
auec amour, & auec ioye, comme
au centre de leurs desirs.

Mais ce qui les anime dauan-
tage, & ce qui sera vn moyen bien
puissant, pour conseruer la paix
auec les Iroquois, c'est l'ouuertu-
re que Dieu nous donne, pour al-
ler faire vne Residence au milieu
du pays ennemy, sur le grand lac
des Iroquois, proche des Onnon-
taeronnons. Le chemin en est
tres-aisé, n'y ayant que deux cheu-
tes d'eau, où il faut mettre pied à
terre, & faire vn portage qui n'est
pas long: où il seroit facile de fai-
re quelque petit reduit, pour
auoir le commerce libre, & pour
se rendre maistres de ce grand
lac: d'où par apres on peut aller
aux Nations éloignées, & mesme

dans l'ancien pays des Hurons; sans nous voir obliger à ces peines inconceuables, que nous auons pris autrefois, de porter & canots, & bagage sur nos épaules, pour éuiter les precipices d'eau, & les torrens impetueux, qui ne sont pas nauigables.

Les Iroquois Onnontaeronons, nous inuitent eux-mesmes, & nous attirent par presens: ils nous ont designé la place, & nous en ont fait vn recit, comme d'vn lieu le plus heureux qui soit en toutes ces contrées. Il le fera, plus mille fois qu'ils ne le croient, si Dieu acheue cét ouurage, & si les Anges tutelaires des peuples qui sont à conuertir, nous aident en ce dessein. Car à vray dire, ce seroit-là le cœur d'vne terre, qui doit deuenir sainte, puis qu'elle est racheptée du sang du Fils de

156 *Relation de la Nouvelle France,*
Dieu, & qu'il est temps qu'il y soit
adoré. Nous demandons pour ce
sujet des ouriers, que nous at-
tendons par le premier embar-
quement.

CHAPITRE DERNIER.

*Recueil tiré de diverses Lettres appor-
tées de la nouvelle France.*

LE païs des Hurons, qui nour-
rissoit trente à trente cinq
mille ames, dans l'estenduë de dix-
sept à dix-huit lieuës seulement,
ayant esté pillé, ruiné, brulé: ceux
qui sont échappés de ce grand
naufage, se sont retirez en diuer-
ses Nations. Vn bon nombre s'est
venu ietter entre les bras des Frã-
çois, & notamment des Peres de
nostre Compagnie, qui les ont si
fortement secourus, qu'on écrit,

qu'ils auoient, cét Eté dernier, environ trois cens arpens de terre, ensemencé de leurs bleds d'Inde, c'est à dire, qu'il a fallu abbattre trois cens arpés de bois: pour faire cette grande explanade, tres-vtile à cette nouvelle Colonie, qui a maintenât de quoy se nourrir: mais non pas encor de quoy se couvrir. Il est vray, que Dieu qui a soin des petits oyseaux, ne les a pas mis en oubly: car des personnes de pieté, & de vertu, leurs ayans enuoyé, par aumosnes, quelques couuertes, on les a diuisées en quatre: pour couvrir quatre petits orphelins de chacune. D'autres souhaitans de faire porter leurs noms, à quelques nouueaux conuertis, leur ont fait tenir quelques presens, qui ont seruy d'habits, au pere, & à la mere, & quelquefois à tous leurs enfans.

J'ay leu ce qui suit, dans vne lettre, écrite par vne bonne Meré Ursuline. Nous auons appris, que nostre Seminariste Huronne, qui fut prise, il y a enuiron dix ans, par les Iroquois: estoit mariée en leur pays. Qu'elle estoit la maistresse dans sa cabane, composée de plusieurs familles. Qu'elle prioit Dieu tous les iours, & qu'elle le faisoit prier par d'autres: ce qui paroist d'autant plus estonnant, qu'elle n'auoit qu'enuiron treize, ou quatorze ans, quand elle fut enléuée par ces Barbares. Nous auons sa sœur en nostre maison, qui est vne ieune vefue, d'vne modestie rauissante, fort addonnée à l'oraison: elle en fait tous les iours autant que les Religieuses: elle est dans vne presence de Dieu, quasi continuelle: & son esprit est si éclairé, & si remply de lumieres,

& de raisons, pour l'exercice de la vertu : qu'on void bien, qu'elle est gouvernée, par vn Esprit plus haut, & plus sublime, que l'esprit humain.

Les pere, & mere, de l'une de nos Seminaristes (que la pauureté, nous contraint, de tenir en vn fort petit nombre) estans venus voir leur fille, âgée d'environ dix ans, luy dirent, que la paix se faisant avec les Iroquois, ceux qu'il auoit connu en ce pays-là, où il auoit esté captif, l'inuitoient d'y aller demeurer, avec toute sa famille: & là-dessus, ils luy demanderent, si elle ne seroit pas bien aise d'estre de la partie, & de suiure son pere, & sa mere. Comment donc, répondit-elle, n'estes-vous point honteux, de vouloir quitter le pays de la priere, pour aller en vn lieu, où vous serez en danger, de

160 *Relation de la nouvelle France,*
perdre la Foy ? Ne sçavez-vous
pas bien, que les Iroquois ne
croient pas en Dieu, & qu'estans
parmy eux, vous viurez comme
eux ? Allez, si vous voulez, en ce
miserable pays : mais ie ne vous
suiuray pas, ie ne quitteray iamais
les filles saintes, si vous m'aban-
donnez. Ses parens, honorans son
courage, l'assurerent qu'ils ne s'é-
loigneroient pas de la maison de
priere.

Les saints Peres, parlans de la
chasteté, la font passer, pour vne
vertu descenduë des Cieux : pour
vne beauté, inconnuë à la nature :
& pour l'vne des plus belles filles,
ou des plus beaux fruits de la gra-
ce. Ce fruit commence à paroi-
stre, dans les vergers de ces nou-
uelles Eglises. J'apprends qu'un
ieune Huron, âgé d'environ tren-
te ans, fortement sollicité, depuis
quatre

quatre ans, de se marier: a toujours résisté. Enfin, comme ses proches, le pressoient extraordinairement, par des considérations puissantes: il alla trouver l'un des Peres, qui ont soin de cette Eglise, & luy dit ce peu de paroles. Mon Pere, on me dit tous les iours, marie toy; quelle est ta pensée? determine moy. Le Pere luy repartit, qu'il n'estoit pas defendu de se marier: qu'il le pouvoit faire. Oüy, mais repart le ieune homme, lequel des deux est plus agreable à Dieu; de se marier, ou de ne se pas marier? Le Pere luy répondit, que ceux qui renonçoient aux plaisirs de la terre, pour mieux servir IESVS-CHRIST, luy estoient plus agreable. C'est assez, replique ce bon Neophyte, il ne faut plus me parler de maria-

ge. Adieu mon Pere , ie n'auois que ce mot à te dire.

Le Pere , qui nous a fait part de cét entretien , adjouste , qu'ayant , certain iour , rencontré vne vefue assez ieune , venant du travail : luy dit , la voyant fort mal vefuë , marchant pieds nus , à cause de fa pauureté. Ieanne , (c'est le nom qu'elle a receuë au Baptesme) la peine que tu prends , pour nourrir tes pauures enfans , me fait croire , que tu serois bien foulagée , si tu prenois quelque bon mary , qui te secourût. La pauure femme répondit par les yeux ; versant beaucoup de larmes. Helas , fille , où trouueray-ie vn mary , semblable à celuy que i'ay perdu ? Il faut confesser , luy dit le Pere , que c'estoit vn grand homme de bien : mais il n'est pas impossible d'en trouuer vn semblable , qui te

fec
Di
rép
ren
i'au
mo
fair
de
riag
pas
est
agr
as-t
rier
pre
nier
Mo
du
au n
cou
Ce
bon

Es années 1652. & 1653. 163

secoure autant que celuy que Dieu t'auoit donné. Il n'importe, répond-elle, ie ne veux pas me remarier. Il y a long-temps, que i'aurois vescu comme fœur, avec mon mary, si on m'eut permis de faire ma volenté. Le desir que i'ay de me fauuer, m'éloigne du mariage. Oüy, mais tu ne laisseras pas de te fauuer estant mariée? Il est vray: mais ie ne ferois pas si agreable à IESVS-CHRIST. Luy as-tu promis, de ne te plus remarier? non pas: mais i'ay dessein la premiere fois que ie me communieray, de luy dire ces paroles. Mon Dieu, ie renonce aux plaisirs du mariage. Ie prefere ton plaisir au mien. Les plaisirs d'icy bas sont courts, ceux du Ciel sont eternels. Ceux qui ne goustant pas, les bons sentimens des Sauuages,

164 *Relation de la Nouvelle France,*
diront que celuy-cy, vient plustost
de l'esprit de Dieu, que de l'esprit
d'un Sauvage.

Comme les bons arbres, produisent de bons fruiçts : cette genereuse Chrestienne a vne fille, qui suit les saintes inclinations de sa bonne mere. Cette enfant demeure avec les Religieuses hospitalieres, seruant d'Interprete aux pauvres Hurons malades; dont il y en a eu bon nombre toute l'année, dans cette maison de misericorde. Elle a l'esprit si bon, qu'elle a appris en moins de deux ans, la langue Françoisse, & en suite, à lire & à écrire : en sorte, qu'elle deuançe les petites Françoises. Elle est d'un si bon naturel, que iamais elle ne s'excuse, dans la correction de ses petits deffauts : & si on accuse quel-

qu
po
a fa
d'e
qu
mu
cor
fite
luy
sa r
d'e
te c
te f
fort
pou
ses
lieu
nen
luy
de c
die
peu

qu'une de ses compagnes, elle dit, pour l'ordinaire, que c'est elle qui a fait la faute: & qu'elle n'a point d'esprit. Il n'y a pas long-temps, qu'elle a fait sa premiere Communion; & pour preuve, qu'elle connoissoit celuy qui la venoit visiter, elle s'offrit d'elle-mesme à luy, le suppliant de la retenir en sa maison, & de luy faire la grace d'estre Religieuse. Elle a vne si forte creance, qu'il luy accordera cette faueur, qu'elle ne veut iamais sortir du Monastere, où elle est: pour aller voir sa bonne mere, & ses parens, qui ne sont qu'à deux lieuës de Quebec. Et s'ils la viennent voir, elle a si peur, qu'ils ne luy parlent, de mettre le pied hors de cét Hospital, qu'elle les expedie en quatre paroles. Ce qui est peu ordinaire à des enfans: mais

celuy qui dōne le poids aux vens,
& qui se plaist dans l'innocence,
rend leurs cœurs solides, & leurs
langues disertes, quand il luy
plaist.

Difons en passant, puis que nous
parlons de l'Hospital, ce que
j'ay leu dans vn bout de lettre,
qu'vn Sauvage fort opiniastre, &
fort éloigné de la Foy, ayant esté
porté en cette maison de Dieu,
pour y estre pensé, fut si surpris,
& si estonné, voyant la douceur,
la bonté, la modestie, & la charité
de ces bonnes Meres, qu'il ne fai-
soit autre chose, que de reïterer
ces paroles; Mais, que pretendent
ces filles, qu'attendent-elles de
ces malades qui n'ont rien? elles
dōnent leurs viures, leurs moyès,
leur traual, avec tant de bonté,
& on ne leur donne rien! Il faut

bien, qu'elles esperent d'autres biens, apres cette vie? ces pensées liquefierent ce cœur de fer, qui se rendit, & s'estant fait Chrestien, il fit paroistre, que la charité estoit vn bon Predicateur.

Mais pour dire encor deux mots de la pureté, qui s'establit dans quelques ames d'élite. Vne autre ieune veufue, paroist si retirée, depuis la mort de son mary, que mesme, elle ne répond aucun mot aux hommes, qui seroient capables de luy parler de mariage. Le Pere, qui a soin de son ame, en voulant sçauoir la raison: elle la rendit en ces termes. Il y a longtemps, que i'ay promis à Dieu, que jamais plus ie ne me marierois. C'est pour son honneur, & non pour mon contentement, ce que i'en fay. C'est assez vescu avec les

168 *Relation de la Nouvelle France,*
hommes, ay je dit en moy-mesme:
Ie sçay bien que ie suis encor ieu-
ne, & que ie suis capable d'auoir
des enfans, qui seroient mon sou-
tien: ie me priue volontiers de cét
appuy. Il n'importe que ie sois
pauvre: mais il importe que i'ay-
me Dieu. Ie n'ay qu'vne petite
fille, c'est mon enfant vnique: i'ay
dit souuent à Nostre Seigneur, la
voila: si tu me la veux oster, ie ne
laisseray pas de t'aimer: ie ne sou-
haite sa vie que pour te seruir.
Qu'on en die ce que l'on voudra,
ce langage du cœur, est eloquent
deuant Dieu. Si quelques hom-
mes ne le goustent pas, quantité
d'Ange y prennent plaisir.

Voicy vne deuotion bien inno-
cente. Quelques femmes Hu-
ronnes, sont entrées dans vn com-
bat, à qui rendroit plus d'honneur

à la sainte Vierge, & par leur bonne vie, & par les prieres qu'elles luy adressoient, notamment en recitant son Chapelet. Il y en a telle, qui s'endormant l'*Aue Maria* en la bouche, la continuë à son réueil, comme si le sommeil ne l'auoit point interrompuë. Et afin que le nombre de fois qu'elles le disent, soit honorable à leur bonne Mere: elles mettent à chaque fois, vne de leurs perles, ou de leurs diamans à part; ce sont leurs grains de porcelaine. Elles apportent tous les Dimanches, au Pere qui les conduit, le petit amas qu'elles ont fait pendant la semaine: afin de tirer de ce magasin, dequoy faire vne Couronne, & vne Echarpe, à la façon du pays, à l'image de la sainte Vierge. Le Pere a marqué dans vn papier,

170 *Relation de la Nouvelle France,*
qu'il s'est trouué cinq mille de ces
perles, depuis l'Assomption, ius-
ques au quinziesme d'Octobre. Je
m'assure, que tous ceux qui sont
enrolez en la Confrairie du Rosai-
re, ne recitent pas si souuent leur
Chapelet, que ces bonnes Neo-
phytes.

Il faudroit maintenant parler
de la Residence de saint Ioseph à
Sillery. De la Residence des Trois
Riuieres. De la Mission de sainte
Croix à Tadoussac. De la Mission
de S. Iean en la nation des Porcs-
Epicis. De la Mission des Poissons
blancs. De la Mission des Abna-
quiois. Des peuples appelez les
Nipisiriniens ; les Piskitang ; les
Algonquins de la petite Nation,
& autres, qu'on a commencé d'in-
struire en la foy : mais je n'ay pas
assez d'instruction pour parler en

détail de tous ces peuples & de toutes ces Nations. Je rapporteray quelque petite chose, de ce qui est venu entre mes mains.

Vne femme, nommée Geneviefue, ayant vn fils malade, âgé d'environ huit à neuf ans, fit tout son possible, pour luy faire recouurer la santé, ou pour le disposer à vne sainte mort, en cas que Dieu le voulut retirer de ce monde. Elle sollicitoit les Religieuses Hospitalieres, & les Ursulines, de prier incessamment pour luy : Elle importunoit souuent nos Peres, les priant de le visiter, & de le fortifier : en vn mot, de faire en sorte, qu'il allast droit au Ciel, sans rien rencontrer en son chemin qui l'arrestat. Elle auoit cette pensée en l'esprit, que Dieu sollicité par les prieres de ses amis, & touché

172 *Relation de la Nouvelle France,*
de compassion, à la veüe des bon-
nes dispositions de son enfant, luy
rendroit la santé, ou s'il le vouloit
appeller à soy, qu'il le deliureroit,
des peines qu'on souffre pour l'or-
dinaire, apres la mort. Ce motif
luy donnoit vn soin si violent, &
de l'ame, & du corps de cét enfant
fort innocent, qu'elle se rendoit
importune à tout le monde, & à
son fils mesme : luy demandant,
s'il n'oublioit rien en ses Confes-
sions, & s'il auoit douleur de ses
pechez. Ce pauvre enfant, luy
disoit par fois, ne vous attristez
point, ma mere, mon cœur n'est
pas méchant, il n'a rien qui le
puisse gaster : i'ay dit au Pere, tout
ce qu'il y auoit de mauuais. Or
comme la maladie augmentoit
tous les iours : Quelques Ion-
gleurs, ou Medecins du pays, pa-

rens de la mere de cét enfant, luy dirent, qu'ils trouueroient bien le moyen de guerir le malade. Elle fit au commencement la fourde oreille: voyant bien, qu'ils se vouloient seruir de leurs superstitions, & de leurs badineries ordinaires: mais enfin, se voyant pressée, le grand amour, qu'elle auoit pour la santé de son fils, qui estoit son enfant vnique, la fit dissimuler, & à demy condescendre à leurs volontez. Ils abordent doucement cét enfant, luy demandent s'il ne seroit pas bien aise de guerir: il répond qu'ouy; il faut donc, repartent-ils, que vous permettiez qu'on vous chante, & qu'on dresse vn Tabernacle, pour consulter les Genies de l'air, touchant vostre mal. Non pas cela, dit-il, non pas cela. Et se tournant

174 *Relation de la Nouvelle France;*
vers sa mere, il s'écrie, ie ne veux
point aller en Enfer. Ces choses
font deffenduës: en vn mot, il fit
voir, par gestes, & par paroles, qu'il
abhorroit toutes ces superstitions:
mais comme ce n'estoit qu'un en-
fant, & qu'il perdoit ses forces, &
sa vigueur, ces Jongleurs passe-
rent outre. Ils luy pendent au col,
trois petits rondeaux faits de
brins de porc-epic de la grandeur
d'un petit ietton, disans que son
mal caché dans les intestins, estoit
de mesme grandeur, & qu'il le fal-
loit faire fortir. Ils luy deman-
doient soigneusement, s'il ne
voyoit rien dans ses songes, au-
quel tous ces Barbares ont gran-
de creance. Il répondit, qu'il auoit
veu un canot. Aussi-tost, on luy en
fit faire un petit, qui luy fut appor-
té, afin de contenter le genie, ou

le Demon des songes. Remarquez que tout cela se faisoit en cachette , dans la profondeur de la nuit, de peur que les Peres , n'eussent connoissance. Enfin comme ces remedes n'auoient aucun effet, les longleurs prennent leurs tambours, ils hurlét, ils chantent, ils soufflent le malade , ils font festin d'un chien roux , pour arrester le cours de sa maladie: mais au lieu de soulager ce pauvre enfant , sa fièvre redouble avec vne telle vehemence, qu'il s'écrie, qu'il brûle , qu'il sent desia le feu de l'Enfer , & qu'on le tuë. A ces cris , ces beaux medecins se retirent , la mere épouuantee, outre les yeux, passe le reste de la nuit en pleurs, & en larmes, transpercée de douleur , d'auoir donné quelque creance à ces charlatans , & à ces trompeurs.

Le Pere qui a soin de ce quartier, arriuant le matin , pour voir le malade : cette pauvre femme , l'aborde, & luy dit en pleurant. Mon Pere, allons à la Chapelle, ie desire de me confesser: à peine y fut-elle entrée, qu'elle se iette par terre , versant quantité de larmes , poussant tout haut ces paroles entrecoupées de sanglots. C'est moy qui fay mourir mon fils. Ce sont mes pechés qui luy ostent la vie. C'est moy qui le tuë. Ie suis coupable , & il est innocent. Ie merite la mort ; & il merite de viure, fut-il ainsi , que ie mourusse , & non pas luy : car il est bon , & ie suis meschante. I'ay faché celuy qui a tout fait , que feray- ie pour l'appaiser ? & se tournant vers le Pere, elle tire vn grand collier de porcelaine de son sein , & luy dit , voila pour appaiser

païser celuy que i'ay fasché, offre luy ce present par les mains des pauvres : prie pour moy mon Pere, afin que mes pechés, ne soient point imputés, à mon enfant : & que la porte du Ciel, ne luy soit point fermée. Je luy preparois yne belle robe de castor, ie te l'apporteray mon Pere, & tu la penderas en quelque lieu, dedans l'Eglise : elle parlera pour moy, & fera voir à tout le monde, mon peché, & ma repentance.

Enfin son pauvre petit Estienne, c'est ainsi qu'il s'appelloit, mourut sainctement. Cette pauvre mere le baisant apres sa mort, luy disoit, pardonne moy mon fils, c'est moy qui t'ay fay mourir par mes pechés, pardonne à ta mere, elle a peut-estre, saly ta pauvre

178 *Relation de la Nouvelle France,*
ame, permettant ces sotises, & ces
superstitions, sur ton petit corps.
Je crains que cela ne t'empesche,
l'entrée du Paradis. Et le voulant,
elle-mesme enseuelir, elle luy ioi-
gnit ses deux petites mains, com-
me s'il eut prié Dieu: mettant son
Chappelet à l'entour, & son petit
Crucifix entre ses doigts. Voila
mon fils, luy disoit-elle, l'image
de celuy qui a netoyé tes pechés.
C'est luy qui te logera dans sa mai-
son, où iamais plus tu ne pourras
mourir.

Voicy vne grace bien parti-
culiere arriué, à vne bande
de bons Chrestiens, qui vo-
guoient sur le grand fleuve, sur la
fin de l'Hyuer. Les glaces les en-
tourans de tous costez, & se jet-
tans les vnes sur les autres: en for-

te qu'ils ne voyoient aucun moyen d'eschapper, attendans à tous momens vn debris, de leur petit vaisseau: le Pere qui les acompagnoit; voyant bien que sans vn secours du Ciel, c'estoit fait de leurs vies: les fit mettre en priere. Chose estrange, vous eufsiés dit, que leur oraison écartoit ces grands corps de glaces, & les faisoit fuir, pour leur donner passage: le coup fut si soudain, qu'il les estonna tous. Et pour marque, que c'estoit vne faueur extraordinaire, l'effet fut grand pour leurs ames, aussi bien que pour leurs corps, dautant que ce prodige, les rendit plus fermes à la Foy, & augmenta fortement leur confiance en Dieu.

Ce qui fuit n'est pas moins

180 *Relation de la nouvelle France,*
étonnant. Vn Chrestien malade
à la mort, fut prié, sollicité, &
pressé, par ses parens, & par les
amis, de se laisser penser à la façon
des Sauvages: c'est à dire, avec des
cris, des hurlemens, & des tam-
bours, dont se seruent les Ion-
gteurs, croyans par ce tintamarre,
épouuanter le Manitou, qui oste
la vie aux hommes. Ce bon Neo-
phyte les rebuta, disant, qu'il ay-
moit mieux mourir, que de souf-
frir ces badineries, & ces supersti-
tions, plus propres à faire mourir
vn malade, qu'à le guerir: mais
comme il vid, que ces longteurs,
se dispoioient à le souffler, mal-gré
ses resistâces, il se seruit du peu de
force qui luy restoit, pour sortir de
la cabane, & pour se traifner dans
le bois. Chose estrange à mesure
qu'il

qu'il
s'ap
qu'il
aue
éto
ten
C
stre
stie
par
ten
ce q
for
pay
mo
che
uel
élo
me
ure
qu

qu'il s'éloigne de ces Sorciers, il s'approche de la santé : en sorte qu'il fut guery quasi en vn instant, avec vne ioye de son cœur, & vn étonnement de tous ceux qui le tenoient pour mort.

Ce que ie vay dire, est digne d'estre sceu. Deux ieunes filles Chrestiennes, se voyans poursuiues, par deux ieunes hommes, se iettent dans les forests, qui couurent ce grand pays : elles coururent si fort, & entrerent si auant, dans ce pays perdu : qu'elles furent deux mois sans paroistre. On les cherche, on les appelle, point de nouvelles, la peur les auoit si bien éloignées qu'on les tenoit pour mortes : car n'ayât porté aucun viure, avec elles, chacun croyoit, que la faim les auroit égorgées.

182 *Relation de la Nouvelle France,*
Enfin apres auoir bien courru , &
bien marché dans ces grands bois,
elles se trouuerent sur les riues , de
la grand' Riuiere de S.Laurens, où
ayant apperceu vn vaisseau Fran-
çois , qui montoit à Tadoussac,
elles appellerent , & firent signe,
qu'on les embarquast , ce qui fut
fait.

Bref elles arriuerent en bonne
santé au logis de leurs parens:
n'ayans vescu , tout ce temps-là,
que de racines, & de petits fruiçts
Sauuages , qu'elles trouuoient
dans les bois. *Non in sole pane viuit
homo*, ces paroles, pouuoient estre
prises au pied de la lettre à leur
égard.

Vne autre ieune fille , ne se ietta
pas dans ce danger , mais elle y iet-
ta vn impudent qui la pressoit

avec violence : car prenant vn
cousteau en main , elle luy alloit
planter dans la gorge , ou dans le
sein, si sa mere accourant , n'eut
retenu son bras.

Le Pere qui a esté en Mission
dans le lac de S. Jean, dit, qu'une
fille le vint prier, de luy donner le
Baptisme. Il luy demande , si
quelqu'un de nos Peres, l'auoit in-
struite ; elle dit que non, & qu'elle
n'a iamais veu , de gens faits
comme nous , portans des robes
noires : mais qu'elle a demeuré
avec des Chrestiens, qui luy ont
appris à prier Dieu , & qui luy ont
fait connoistre l'importance du
Baptisme. Le Pere voyant sa can-
deur, son zele, son assiduité, & sa
perseuerance à demander cette
grace, ne luy osa refuser. On a ac-
cordé cette mesme faueur à enui-

184 *Relation de la Nouvelle France,*
ron vne centaine de Sauvages, de
ceux qui trafiquent ordinaire-
ment en ce quartier-là.

F I N.






Extrait du Priuilege du Roy.

PAR Grace & Priuilege du Roy donné à Paris, & signé CRAMOISY, il est permis à SEBASTIEN CRAMOISY, Marchand Libraire Iuré en l'Vniuersité de Paris, & Imprimeur ordinaire du Roy & de la Reyne, Bourgeois, ancien Escheuin, & ancien Iuge Consul de cette Ville de Paris, d'imprimer ou faire imprimer vn Liure intitulé, *Relation de ce qui s'est passé en la Mission des Peres de la Compagnie de IESVS, au Pays de la Nouvelle France, és années 1652. & 1653. enuoyée au R. P. Prouincial de la Prouince de France*, & ce pendant le temps & espace de neuf années consecutiues, avec defenses à tous Libraires & Imprimeurs d'imprimer ou faire imprimer ledit Liure, sous pretexte de déguisement, ou changement qu'ils y pourroient faire, à peine de confiscation, & de l'amende portée par ledit Priuilege.

C
M
L
O
S
C
P
H

Permission du R. P. Prouincial.

 OVS FRANÇOIS ANNAT Prouincial de la Compagnie de IESVS en la Prouince de France, auons accordé au sieur SEBASTIEN CRAMOISY, Marchand Libraire Iuré en l'Vniuersité de Paris, & Imprimeur ordinaire du Roy & de la Reyne, Bourgeois, ancien Escheuin & ancien Iuge Consul de cette Ville de Paris, l'impression des Relations de la Nouvelle France. Fait à Paris ce 10. Feurier 1654.

FRANÇOIS ANNAT.